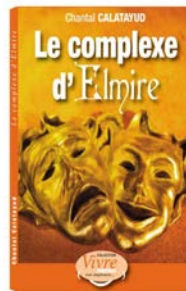




**Le livre " Le complexe d'Elmire "**  
**de Chantal Calatayud**  
**Découvrez gratuitement ici la version numérique**  
**téléchargeable !**



*Chantal Calatayud est psychanalyste, Directrice de l'Institut Français de Psychanalyse Appliquée ([www.ifpa-france.com](http://www.ifpa-france.com)), Directrice de publication de Psychanalyse Magazine ([www.psychanalysemagazine.com](http://www.psychanalysemagazine.com)) et auteur de plusieurs ouvrages.*

**Chantal Calatayud**

**Le complexe d'Elmire**

**Sommaire**

Prologue	
Chapitre I	Acte manqué
Chapitre II	Besoin de punition
Chapitre III	Couple d'opposés
Chapitre IV	Dépression
Chapitre V	Eros
Chapitre VI	Fantasme
Chapitre VII	Génital (amour)
Chapitre VIII	Hystérie
Chapitre IX	Idéalisation
Chapitre X	Jugement de condamnation
Chapitre XI	Khan
Chapitre XII	Libido
Chapitre XIII	Masochisme
Chapitre XIV	Narcissisme
Chapitre XV	Objet
Chapitre XVI	Perversion
Chapitre XVII	Quantum d'affect
Chapitre XVIII	Réparation
Chapitre XIX	Surinvestissement
Chapitre XX	Thanatos
Chapitre XXI	Union - Désunion (des pulsions)
Chapitre XXII	Viscosité de la libido
Chapitre XXIII	Witz
Chapitre XXIV	Xanthippe
Chapitre XXV	Young (Edward)
Chapitre XXVI	Zone hystérogène
Épilogue	

## Le complexe d'Elmire

### Prologue

Comment expliquer certains de nos passages à l'acte que nous ne comprenons pas ? Comment s'expliquer ceux que nous allons jusqu'à regretter ? Que se passe-t-il à notre insu pour que nous n'arrivions pas à maîtriser nos pulsions destructrices, voire dévastatrices, qui nous laissent dans l'amertume et parfois même dans la détresse ?

L'idée de ce travail – que j'appelle donc *Complexe d'Elmire* – repose sur ces questions qui nous laissent sans réponse. Ceci dit, le personnage célèbre du Tartuffe de Molière m'a aidée dans ma réflexion. Car, des Tartuffe, nous en avons toutes et tous croisés, rencontrés, fréquentés (pour notre plus grand malheur ?). Et ce, aussi bien au plan personnel que professionnel...

Tartuffe est donc le profil même du représentant démoniaque de la manipulation. Il va se déguiser au point de séduire Orgon, personnage obstiné et ô combien naïf ! Tartuffe, pour mieux arriver à ses fins, fait mine d'une dévotion hors norme. Pauvre Orgon qui s'en laisse conter, se faisant embobiner par cet homme sans scrupules qui arrive à l'embrigader en se transformant en son directeur de conscience ! Même Pernelle, la mère d'Orgon, tombe dans le piège. Fort heureusement, son épouse Elmire n'est pas dupe des agissements manipulateurs de Tartuffe : elle parviendra, *in fine*, à faire tomber le masque de l'hypocrite et à dénouer un scénario bien complexe.

Cependant, l'entre-deux de ce type de situation dans lequel le prédateur avance sous son masque séduisant entraîne le plus souvent des obstacles ou des drames qui sont confiés, en dernier recours, au psychanalyste... Dans ce genre d'imbroglie, le patient consulte puisqu'il se sent dépassé, sous le joug d'une sorte de fatalité : à la fois incompris et impuissant. Pour autant, il a sa part de responsabilités...

Nous ne sommes plus au XVIIème siècle, bien entendu, mais les Tartuffe s'infiltrèrent sempiternellement : est-ce le fruit d'un hasard si dévastateur que ça ? Ou y a-t-il matière à réflexion ? Quant à Elmire, au fil du temps, elle est devenue Elvire....

## Le complexe d'Elmire

### Chapitre I

#### Acte manqué

Qu'il est facile de parler à un prêtre ou à un psychanalyste ! Qu'il est facile de confier à l'un ou à l'autre que son père a fait de la prison pour viol ou, pire, que c'est un imbécile malheureux ! Il est encore plus aisé d'avouer, dans ce genre de milieu feutré, que sa mère avait un amant il y a longtemps, très longtemps... Alors que ce n'est pas vrai ! À confesse ou sur le *divan*, tout est permis. Et ça, Elmire le sait...

Elle vient de quitter la petite église qui l'a vue grandir. Comme chaque jeudi, elle est allée faire brûler un cierge, puis s'est agenouillée et a prié. Et surtout, douté. De tout. Y compris du Seigneur qu'elle respecte justement dans la mesure où elle doute. Sorte de menace abstraite, implicite, il lui arrive de Lui demander pardon. Pourtant, son enfance ne l'a pas gâtée et ça, il lui semble qu'elle ne l'a pas choisi. Sauf que... Sauf qu'il lui arrive aussi de croire en la réincarnation, au rêve pascalien, à une possibilité de vies récurrentes inscrites dans un magma atemporel. Aujourd'hui, comme chaque jeudi, elle file – après son devoir spirituel – chez son psychanalyste. Deux rues plus loin. Comme d'habitude, la salle d'attente est pleine du vide de ces deux mêmes personnes qui attendent avant elle. Comme chaque semaine. Et qui passeront, comme à l'accoutumé, avant elle. Le salut discret brise fugacement un silence indifférent. Les deux patients sont assis systématiquement au même endroit. Elle, les yeux dans le vague. Lui, semblant absorbé par une lecture rébarbative : l'ouvrage est gros, énorme même. Chaque jeudi, le livre semble différent. La toile d'araignée au plafond, au-dessus du radiateur, balance légèrement. Sa façon à elle de saluer Elvire ? Prétentieuse : se prendrait-elle à cet instant pour Colette et sa description parfaite de la bestiole venant chaque matin s'approprier la tasse de chocolat chaud que l'écrivain se préparait ? Où n'est-ce pas plutôt « son » Tartuffe qui hante ses jours comme ses nuits ? Dans la séance, son psy ne saura rien de sa réflexion du jour. S'il la devine, elle l'en dissuadera. 57 euros la séance (non remboursée) l'y autorisent...

Elvire n'a envie de *rien* sur l'instant... Les revues *people* à disposition ne lui disent décidément *rien* : c'est toujours la même chose, pense-t-elle, toujours les mêmes têtes – couronnées ou pas –, toujours les mêmes histoires. Elle est sûre que, pour la plupart, ces stars du *showbiz* devraient consulter un *psy*... Encore que ceux qui sont censés avoir fait une analyse ne l'enthousiasment pas, à en croire certains de leurs comportements ou de leurs agissements...

Le temps passe lentement. Si elle avait su, elle serait restée davantage dans la paroisse. Non, à la réflexion, réfléchit-elle, car elle serait arrivée en retard à sa séance et le psychanalyste le lui aurait fait remarquer... C'est d'ailleurs bizarre cette sorte de remarques, pense-t-elle mi-amusée, mi-ironique, comment peut-il bien s'y prendre pour à la fois écouter l'inconscient de son analysant et guetter la sonnette ? Enfin, ce n'est pas le problème d'Elvire qui en a d'autres, bien plus graves à gérer... Quant à ses deux compagnons de salle d'attente qui continuent à jouir de cet immobilisme forcé, estime-t-elle, il faudrait qu'ils lui donnent leur recette pour ne pas bouger d'un millimètre sur leur siège. D'ailleurs, celui d'Elvire grince et craque dès qu'elle tente le moindre changement de position. Et compte tenu du silence de mort (oui, oui !) qui règne dans la pièce surchauffée (bonjour les dépenses d'énergie inutiles...), elle n'ose plus se hasarder au plus petit déplacement dans son fauteuil. De toute façon, quand le psy lui demandera ce qu'elle a à lui dire en ce jeudi 29 janvier, elle ne lui touchera mot de tout ce qui se déroule à l'instant *t* dans sa tête. Après tout, si avant l'heure, ce n'est pas l'heure, après l'heure, ce n'est plus l'heure...

La situation ne peut plus durer, elle est carrément grotesque. Mais qu'est-ce qu'il fabrique avec son analysant ? Du reste, c'est peut-être une analysante... Elvire a envie de partir. Mais que vont penser ces deux momies figées dans leur psychorigidité ? Et puis, elle s'en fiche : ce n'est pas parce qu'ils se voient toutes les semaines au même endroit que ces deux... Ces deux quoi ?... Ces deux *insignifiants* ont quelque droit de regard sur elle. Tiens ! *Insignifiant, un signifiant* ? Ah, non, elle ne va pas s'épuiser à décliner les combinaisons phonatoires à la manière de Jacques Lacan et encore moins ses néologismes auxquels personne ne comprend rien, hurle-t-elle muettement, soudain agressive mais – elle se félicite – tout en retenue : le siège d'Elvire fait du bruit, elle ne l'oublie pas...

Bravo pour avoir fait le choix de séances à durée variable, s'assène-t-elle maintenant... Si au moins elle avait eu l'intelligence de consulter un freudien : 55 minutes et hop, au suivant ! Tout le monde est content, pas de retard dans la salle d'attente ; les revues ne sont pas consultées et restent propres ! Quant au psy, c'est tout *bénéf* pour lui aussi, regrette Elvire soudainement. Elle se ressaisit très vite, se disant que le hasard n'existe pas... Jusque dans cette attente qui a sûrement du sens... Mais sens pour sens, elle se convainc peu à peu qu'elle va partir, ce sera un acte manqué, d'accord, mais qui aura du sens lui aussi : un vrai « discours réussi » comme le lui rappellera à la séance suivante son psy qui ne manquera pas de lui faire payer son absence... C'est un comble ! Mais c'est décidé, elle se lève... Le fauteuil craque... Ah non, c'est la porte du bureau de l'analyste qui s'ouvre à ce même instant...

## Le complexe d'Elmire

### Chapitre II

#### Besoin de punition

Jeudi 5 février. Il a un peu neigé la veille. Mais pas de quoi s'affoler. Elvire se dirige d'une démarche plutôt assurée chez son psy. Le moral au beau fixe. Elle a aujourd'hui l'humeur joyeuse. Bien que son mari, Odon, l'ait encore énervée ce matin en lui vantant pour une énième fois les qualités de son grand ami Théodore. Un véritable Tartuffe selon elle. D'ailleurs, c'est ainsi qu'elle a baptisé cet hypocrite ! Prudence, la belle-mère d'Elvire, malgré son prénom à l'essence protectrice, est de l'avis de son cher fils : Théodore serait un homme pieux, à la morale on ne peut plus convenable. Pourtant, ressasse Elvire, quelque chose lui déplaît chez cet individu trop poli pour être honnête. *Trop au lit pour être honnête*, se met à égrener l'épouse incomprise. Le psy lui fera sûrement faire des liens avec cette lecture différente... Elle se trouve du reste devant l'habitation de son thérapeute sans s'être rendu compte du chemin parcouru. Tiens, les volets sont clos ? Elle sonne... Pas de réponse... Elle se hasarde à sonner une seconde fois au risque que le professionnel de la psyché lui souligne peu aimablement un réflexe abandonnique dans ce geste pourtant logique. Légitime même ! La grosse porte ancienne reste définitivement fermée. Elvire est sûre qu'elle a rendez-vous comme chaque jeudi à la même heure rue Molière. Par acquit de conscience, et parce qu'elle a un surmoi – ELLE –, elle cherche nerveusement son agenda dans son sac. Enfin dans sa valise, rage-t-elle, qu'il faut absolument qu'elle range d'ailleurs. Enfin quand elle en aura le temps... Ça y est... Elle attrape l'objet, le fait tomber, le ramasse, l'ouvre avec agitation, a du mal à trouver le jour concerné et constate, effectivement, qu'elle n'a rien noté ! La mémoire lui revient tout à coup : il lui avait dit qu'il serait absent en ce 5 février lorsqu'elle avait pris sa série de rendez-vous. Et si c'était un acte manqué de sa part, hein ? Le surmoi d'Elvire la stoppe net à cet instant : ne l'avait-il pas prévenue ?

Elvire prend le chemin du retour. Déçue ? Oui, elle se l'avoue. Elle voulait lui parler, là, maintenant, tout de suite, de son époux et de ce lien – qu'elle ne sent vraiment pas – qui unit son compagnon à ce... Tartuffe... Elle ralentit son pas. Elle n'est plus pressée et réfléchit au prénom de son homme : Odon, c'est décidément ridicule ! En plus de ça, il est né à Orgon, dans le Vaucluse. *Odon/Orgon*, ses beaux-parents ne se sont pas cassé la tête... Ce qui ne l'étonne pas. Prudence ne passe-t-elle pas son temps à avoir peur. De tout. De rien. Alors, quant à se lancer dans un prénom original pour son fils, fallait pas y penser... De toute façon, songe Elvire, sa belle-mère ne pense pas. C'est ainsi que son fi-fils chéri ne lui pose aucun problème... C'est insensé, soupire l'analysante dépitée. Ceci étant, elle décide d'inverser la vapeur : le psy absent, elle a économisé en cette journée ensoleillée 57 euros ! Qu'elle va s'empresse d'investir autrement. Mais bien sûr qu'elle va le faire ! Un p'tit tour chez son libraire préféré et ce sera l'occasion d'acheter « L'amour et la haine » d'une anglaise, psychanalyste, une certaine Melanie ? Elvire cherche désespérément le nom de l'auteur. Encore un exemple qui vérifie bien que les pys l'abandonnent... Enfin, avec le titre, le commerçant trouvera l'ouvrage. Personne n'est indispensable, se réjouit Elvire. Heureusement ! Si son mari pouvait penser la même chose de son Tartuffe adoré, ce serait le... pied ! Elle a osé se le dire à elle, elle a osé prononcer en son for intérieur ce terme « pied ». Mais rien de vulgaire ici. Après tout, n'est-elle pas un bipède qui apprécie, tout en cogitant, l'usage de la marche ?

La librairie est ouverte. Bon, Elvire en a peut-être terminé avec ses résistances. Pas un chat dans la boutique, elle en profite pour flâner. Le libraire, toujours accroc aux fringues de marque, la salue gentiment. Il sait qu'elle est capable de trouver ce qu'elle cherche. Mais

aujourd'hui, comme dirait sa fille Mariane, *ça le fait pas !* Quelques brèves paroles échangées avec le commerçant qui s'excuse de ne pas avoir cette publication dont il connaît l'auteur. Il part derechef lui commander cet excellent ouvrage de Melanie Klein. Elle l'aura dans quelques jours. Ce qui implique qu'elle devra repasser...

*Repasser/Repassage*: sa panière de linge l'attend à la maison et personne n'y aura touché ! Elle quitte le magasin en se disant que ce n'est pas son jour mais qu'énervée comme elle est, elle en profitera pour s'occuper des chemises de son cher mari... *Chemise*, elle se répète le mot *chemise*... Elle a besoin d'un classeur, la papèterie se situe à côté, elle va faire cet achat qu'elle remettait toujours à plus tard. Pourquoi ? Elle ne le sait pas mais ne continuera pas cette autoanalyse qui commence à la fatiguer ! Elle agrippe la poignée de la porte, regarde comme à son habitude furtivement à l'intérieur et découvre la silhouette de Théodore ! C'en est trop, elle n'achètera pas « son » classeur, refusant de s'embarquer tout de go dans un découpage linguistique de ce nom commun... Pourtant, elle ne peut s'empêcher de s'y hasarder : *classe-heurts*. Non, ce n'est plus possible ! Son moral n'est plus ce qu'il était une heure auparavant : *au-paravent*... Elvire se sent devenir folle. Elle ne parvient pas à arrêter son mental. La psychanalyse ne la lâche pas. C'est effrayant ces décortiquages qui se bousculent plus obsédants les uns que les autres ! Mais, finalement, elle est en train de faire le travail du psy... Carrément à sa place ! C'est comme quand petite, sa meilleure copine parlait en classe et qu'elle se faisait punir pour elle, à sa place... Pourquoi ce besoin de punition, victimise-t-elle, vidée de son énergie ?

## Le complexe d'Elmire

### Chapitre III

#### Couple d'opposés

Jeudi 12 février. Deux fois que le psy répond au téléphone. Elvire sait que les avis divergent dans cette profession. Il y a ceux qui répondent pendant une séance. Et ceux qui ne répondent pas. Pour sa part, c'est selon... Parfois, elle aimerait que l'homme de sciences (ou de lettres ?) soit tout à elle. Elle trouve alors insupportable qu'il réponde. La parole lui est enlevée à elle qui paye ce moment précieux. Tandis que celui ou celle qui est à l'autre bout du *combiné* ne règle rien à cet instant. À part le prix de la communication. Encore heureux, pense-t-elle... À d'autres rencontres, Elvire trouve *intéressant* (c'est le terme qu'elle s'entend dire) ce qui est pour elle de l'ordre d'un monologue : effectivement, seul le psy parle ! Le monde à l'envers, fulmine-t-elle au bout de sa réflexion. Mais – elle le reconnaît volontiers – le fait d'écouter quelques bribes d'une conversation qui ne la regarde pas (ça, ça se discute !) lui permet de déclencher son imaginaire. N'occupe-t-elle pas alors la place de l'interlocuteur invisible ? Le fameux *miroir* théorisé par Lacan se situe sûrement là. Elle a lu quelque chose de cet ordre. Le psy vient de raccrocher son *combiné*. Elle décide brutalement de lui faire payer son absence répétée *because le combiné*. Pourquoi ce terme *combiné* revient-il ici sans qu'elle puisse le maîtriser, lui interdire l'accès à cette consultation ? *Combiné* a sûrement des choses à lui dire... Finalement, elle se décide à lâcher ce terme désuet, inhabituel pour elle, étranger même à son vocabulaire. Au maître de le récupérer après tout. D'autant que si Elvire ne parle pas, ce n'est pas lui qui y verra le moindre inconvénient. N'est-il pas payé pour que l'analysant lui livre des sons, ou lui retire lesdits sons ? Le téléphone sonne à nouveau. Va-t-elle craquer cette fois ? Non, il faut mettre du sens sur tout. Paraît-il. Du moins pour la psychanalyse. Donner du sens, donner du sens, martèle la petite voix intérieure d'Elvire... Mais que vient-il de se passer, là, tout de suite ? A-t-elle rêvé dans une confusion totalement libidinale ? Son psy vient de prononcer « combiné ». Elvire sait que *combiné* a été égrené dans cet espace singulier. C'est sûr, elle a toute sa tête à elle. Impossible, s'insurge-t-elle, de se souvenir de l'entièreté de la phrase du psy car lorsqu'il discourait, elle pensait à autre chose. Elle tente son coup – elle n'aime pas cette expression –, elle se fiche quoi qu'il en soit de son « phrasé » à cette seconde puisqu'elle s'autorisera à lui dire, à son expert en transferts, qu'il est curieux de *penser* au terme *combiné* et de l'entendre *prononcer* par lui qui n'a rien à voir avec *tout ça* (Elvire ressent alors des picotements dans la gorge et se met justement à... *tousser* !)... Et elle verra bien ce qu'il lui répondra... Ce sera sa question/piège du jour ! Et tac ! Elle se ravise (n'a-t-elle pas toussoté ?) et ne lui fera pas cet honneur : offrir à cet héritier de Freud la possibilité de partager comme une intimité langagière. Elle n'oublie d'ailleurs pas qu'il faut absolument qu'elle comprenne l'intérêt que son mari, son Odon, accorde à *Théodore dit Tartuffe*... Le psy ne répond pas à sa question. Elle sait qu'elle insistera. Elle insiste évidemment en fabriquant une association très emberlificotée. Il laisse passer. Il veut jouer à ce petit jeu, elle n'est pas pressée. Il faut bien qu'il se dise *Freud-bis* qu'avec ce qu'elle subit dans son couple, elle n'a rien à en faire de son silence. Avec elle. Il était bien plus bavard tout à l'heure au téléphone ! La salle d'attente doit se remplir. Encore une fois, Elvire n'est pas pressée... mais un tantinet agacée. Tout de même. Elle poursuit, en décrivant un Tartuffe dont elle assure qu'il avance masqué. *Continuez*, balbutie le spécialiste de l'écoute.

Elvire sent qu'un rejet des hommes en général la submerge en cette seconde. Paradoxalement. Un peu comme le jour de son accouchement. Mariane n'était pourtant pas très grosse : 2 kg 710, se souvient-elle, retrouvant intact ce grand événement de sa vie. « Ma »



Mariane... Ah! C'est qu'elle ne la regrette pas, elle qui ne voulait pas être *mère*. *Mère/Maire* : encore une bizarrerie de son inconscient. Mais captivante à plus d'un titre. Le Tartuffe – le sien – passe son temps à suggérer à Odon que celui-ci ne comprend rien à la politique et qu'il devrait revoir sa copie! C'est-à-dire qu'il se rallie à ses idées toute *théodoriennes*... Elle l'explique à son interlocuteur qui ne... répond rien! Elvire se bloque puis se braque. Elle se tait et son orifice buccal n'est pas prêt de participer. La sonnette n'arrête pas de troubler le silence. Le psy paraît imperturbable. Elle est sûre qu'il est vert de rage et qu'il bout à l'intérieur. Le téléphone sonne. Elvire sursaute. *Je vous remercie*, répond celui qu'elle juge, là, carrément incompetent et qui est assis en face d'elle. Il raccroche, elle décroche : plus rien ne sortira de sa bouche. Une vraie carpe. Il pense sûrement que le téléphone l'a perturbée. Elle sait qu'il va culpabiliser. Tout à fait normal. Il a un *surmoi* lui aussi. Elvire considère *de facto* que si le psy a cette capacité à s'autopunir, elle peut dès lors enchaîner son récit : Tartuffe est mis en pièces, Orgon véritablement laminé. Tout oppose ces deux hommes, rajoute l'analysante. Tout le monde le pense. Le psy interrompt la séance après que son interprétation ait porté sur *pense/panse*. Elvire accepte peu ou prou l'explication, insatisfaite malgré tout. Le psy ne perd rien pour attendre. Elle sait déjà ce qu'elle lui dira la prochaine fois...

## Le complexe d'Elmire

### Chapitre IV

#### Dépression

Jeudi 19 février. La femme de ménage est en vacances. Même si elle ne vient pas beaucoup – quatre heures par semaine – et même si *elle n'en fout pas une rame quand elle est là*, Elvire apprécie d'avoir les moyens pécuniaires de déléguer ce genre de tâches subalternes. La journée est chargée : vitres (non, elle ne les fera pas car la grisaille annonce la pluie), sanitaires (tout compte fait, ça pourra attendre le retour de *la technicienne de surface*), sols (oui mais un p'tit coup rapide d'aspirateur car Elvire à mieux à faire...). Avant d'aller chez son psy, elle veut réfléchir à *ce binôme à deux balles* (c'est son expression) que forment Odon et Théodore. Elle saisit une feuille de papier sur son bureau, pour tout à l'heure, après avoir aspiré. Elle y notera ce qui la choque. Le papier attire très vite l'attention d'Elvire : il s'agit d'une publicité qui vante les mérites d'une entreprise de nettoyage qui propose ses services aux particuliers. Elvire s'assied dans le fauteuil placé devant le bureau, lit attentivement le texte, bien *tourné* pense-t-elle. Une belle indication, un vrai signe : elle *tourne* donc la feuille. Côté verso, rien. Dubitative, elle revient au recto. Décidément, elle se sent attirée par le rien du verso. Elle y retourne quand elle réalise que Théodore-Tartuffe est né un 27 janvier. Il est donc du signe du... Verseau ! Encore lui ? Une impression déprimante assombrit davantage le moral de l'épouse malmenée. Déniée, oui parfaitement, estime-t-elle. Elle devrait peut-être consulter un psychiatre. La psychanalyse n'est-elle pas en train de la perturber ? Au moins, un psychiatre c'est un médecin. Avec un vrai diplôme. Un diplôme d'État. Et puis il y a un Conseil de l'Ordre pour cette profession. Les patients y sont assurés d'un minimum de sécurité et de compétences. Elvire s'enfonce dans les méandres de sa réflexion : si elle est honnête avec elle-même, il lui est arrivé d'entendre parler de façon extrêmement négative d'un psychiatre des alentours. C'est que la camisole chimique, comme on dit, ça ne fait pas toujours du bien. Elle se souvient ainsi de Prudence, sa belle-mère qui, un temps, a eu recours à la pilule du bonheur. *Je t'en ficheraï moi de la pilule du bonheur*, s'exaspère Elvire, *je ne l'ai jamais vue aussi mal dans sa peau qu'à ce moment-là ! Et c'est qui qui a assumé ses pleurs incompréhensibles, mélangés aux rires soudains tout aussi déplacés, suivis d'absences qu'il fallait respecter religieusement ? Mais c'est moi*, se souvient la belle-fille, toujours accablée d'autant de responsabilités... *Encore moi, toujours moi...* Eh bien, puisque c'est comme ça, elle ne passera pas l'aspirateur, plus jamais ! Il pourra y avoir des *moutons* partout, *rien à en cirer* ! C'est le cas de le dire, sourit amèrement Elvire. Son psy lui aurait dit : *Je ne vous le fais pas dire... Cirer*, elle n'a pas besoin de son linguiste pour lui faire entendre ce terme, *ambivalent*, n'est-ce pas ? Par contre, elle ne passera pas non plus la cireuse. Elle est ramenée tout d'un coup à une de ses *relations* qui se glorifie que le mari de celle-ci l'appelle *Cirette*. Mon Dieu, s'offusque l'analysante, Mon Dieu que ce mot pourrait l'entraîner à franchir un cap réflexif limite aux yeux de la bienséance... De toute façon, c'est le *mouton* de tout à l'heure qui refait surface. Est-ce ça le fameux *retour du refoulé* postulé par Freud, se questionne Elvire ? Elle a lu quelque part à ce sujet que le maître de la psychanalyse pouvait aussi utiliser l'expression *rejets de l'inconscient*... Elle abandonne rapidement sa réflexion théorique – trop théorique (elle ne va quand même pas continuer tout le travail du psy qu'elle verra dans la journée !) – pour revenir à *mouton*. *À ses moutons*. Elvire étouffe un ricanement. En attendant, il peut y avoir de la *bourre* par terre dans la maison, elle n'y touchera pas... *La bourre/Labour* : mais non, elle n'ira pas sur ce *terrain*-là, affirme-t-elle. Quand, à la vitesse de l'éclair, son inconscient s'amuse à remplacer *terrain* par *champ*. Elvire sait que son psychisme se trompe : de mémoire familiale, la profession d'agriculteur n'a jamais jailli dans sa filiation. D'ailleurs, Elvire n'a pas une âme d'agricultrice ! Déjà que passer l'aspirateur l'épuise... Elle ne peut pas s'imaginer un seul instant faisant les vendanges. Elle revoit des tas de souvenirs de ces hommes et de ces femmes courbés, en plein hiver, pour ramasser des

sarments... C'est curieux comme une seule petite lettre change tout. La voilà maintenant jonglant avec des mots qu'elle n'avait pas prononcés depuis longtemps. Par exemple, de *sarment* à *serment*, seule la lettre « e » modifie complètement le sens. Pourtant, se ravise-t-elle, elle peut – si elle le décide – là, ici, sans l'autorisation de personne, s'amuser à faire évoluer l'expression *faire un serment*. Ceci étant, on peut aussi *faire un serpent*. Non, non, ce n'est pas tiré par les cheveux ! Il suffirait qu'elle s'empare du ruban à cadeaux qu'elle avait acheté pour ses paquets de Noël et resté peu utilisé (elle ne sait plus comment ça s'appelle mais cet oubli n'a aucune importance, se déculpabilise-t-elle...) et elle fabriquerait un *serpent*. Elle n'aime pas les reptiles, ce qui la conforte dans le fait que, décidément, elle n'a pas la fibre agricole. En plus de ça, renchérit-elle, c'est un métier d'homme et elle, elle se sent femme ! Bien qu'elle n'ait pas envie de passer l'aspirateur. Mais pourquoi ne demanderait-elle pas à Odon de le faire à sa place ? Il ne comprendrait pas et Théodore s'en mêlerait... Ne surtout pas faire d'histoires avec son mari est le commandement n° 1 car Tartuffe en profiterait ! C'est donc décidé, Elvire va passer l'aspirateur... Mais pourquoi résiste-t-elle ? *Résiste !*, lui lance sa petite voix, qui lui rajoute que c'est une chanson de Michel Berger interprétée par France Gall... Mais comment fait-elle France Gall pour supporter sa vie avec tous les grands malheurs qu'elle a subis, se demande Elvire ? Quelle force de caractère, quel courage !, reconnaît-elle admirative... Peut-être suit-elle une psychanalyse ? Ça fait quand même du bien d'aller voir son psy chaque semaine, soupire Elvire... Mais que va-t-il penser d'elle lorsque, cet après-midi, elle lui annoncera qu'elle n'a pas trouvé l'énergie de *faire le ménage* ?

## Le complexe d'Elmire

### Chapitre V

#### Eros

Jeudi 26 février. Le psychanalyste invite Elvire à s'asseoir. Elle a du mal à retrouver la somme correspondant à l'acte symbolique du paiement. De temps en temps, elle jette un coup d'œil en direction du thérapeute qui lui semble avoir un rictus au coin des lèvres. C'est qu'il serait content qu'elle ait oublié l'argent, rumine-t-elle : il pourrait lui dire que la séance n'aurait pas lieu, qu'elle serait due et qu'elle la réglerait la semaine prochaine... Mais elle ne lui fera pas cet immense plaisir ! S'échappe de son sac un bâton de brillant à lèvres qui roule sur le tapis à deux centimètres du pied gauche du psy... Va-t-il se baisser pour le ramasser ? Elvire scrute l'homme qui reste impassible... Quel goujat, rage-t-elle. Elle fait semblant de retourner à son sac... Non, elle ne peut pas laisser l'objet sur le sol. Elle se baisse, s'accroupit, lance sa main en direction du bâton à lèvres, l'attrape fébrilement... Le maudit objet retombe. Mais, *même pas honte* ! Elle réussit à s'emparer de son embellisseur, se réinstalle maladroitement dans le fauteuil... Re-coup d'œil en direction du psy, toujours rivé sur son siège, avec un faux air *intello*, s'exaspère l'analysante. Elle lui trouve aujourd'hui un regard à la Tartuffe ! Il ne lui manquait plus que ça... Qu'elle est bête, elle avait mis l'appoint dans sa poche. Elle s'acquitte péniblement de la séance, le psy le lui fait remarquer. Il est nul par moments tout de même, s'indigne-t-elle. Depuis le temps qu'elle le fréquente, elle a compris ce qu'est une *résistance*. Eh *bien*, ça tombe *bien* (et puis surtout ça rime !)... Elvire sent qu'elle va éclater de rire : elle éclate de rire. Le psy va croire qu'elle rit parce qu'elle a eu du mal à retrouver ses esprits. Et il sera dans l'erreur. Elle rit parce que la semaine dernière, elle voulait lui parler de *sa résistance à faire le ménage*, qu'elle ne l'a pas fait et qu'aujourd'hui, alors qu'elle n'y pensait plus, son inconscient lui rappelle à sa façon qu'elle doit en parler. Elle enchaîne avec le mot *tapis* qui l'amène à *ménage*. Mais là, plus aucun mot ne sort de sa bouche. Elle n'est quand même pas frappée d'Alzheimer ! Le psy rompt le silence en lui demandant où elle en est de son couple ? N'importe quoi, peste-t-elle – silencieusement bien entendu... Tout en se disant que *Freud-bis* sait ce qu'il fait... Du moins l'espère-t-elle... Elle s'entend lui répondre que son couple irait bien si Théodore/Tartuffe ne s'invitait pas chez eux *de longue*... Mais qu'est-ce que c'est que cette expression qu'elle vient de prononcer ? *De longue* ? Jamais Elvire ne s'autorise un vocabulaire aussi ordinaire... Elle en revient à son ennemi n° 1, narrant que maintenant il a décidé d'être carrément le coach particulier de son mari... Un flot de paroles se bousculent, dominé par une alternance de plaintes et de reproches... En plus, Odon accepte tout de ce piètre individu. Théodore décrète qu'à la maison, la nourriture est trop riche : le *light* est donc à l'honneur ! À tous les repas. Toutefois, Elvire n'a pas l'intention de finir sous la coupe de l'ignoble individu. Dorénavant, elle mangera en cachette. Elle s'empiffrera, se goinfrera avant de passer à table... Le psy n'intervient pas, ce qui étonne la patiente. Elle commence à envisager le divorce... Toujours même attitude passive du psy, ce qui agace Elvire qui tente un *Qu'en pensez-vous ?* Pas de réponse... Elvire va craquer, elle le sent. Elle va insulter le thérapeute. Elle parvient toutefois à réprimer sa folle envie de lui *sauter au cou*. Elle trouve le courage de le lui dire. Le psy juge l'expression ambivalente. Elle admet bien volontiers qu'on peut sauter au cou de quelqu'un pour l'étrangler mais également pour l'embrasser. Bon, d'accord, accepte Elvire, c'est un transfert qui fait sens. Elle n'est pas complètement idiote et sait très bien que de l'amour à la haine, il n'y a qu'un pas. Dans la théorie psychanalytique, se hasarde-t-elle à demander, Eros, le Dieu amour, tient une place importante ? *Où voulez-vous en venir ?*, la questionne le spécialiste... Elle ne lui répondra pas. Du moins, pas à ce genre d'interrogations. De fait, bifurque-t-elle, habilement (ce qui la satisfait), feignant de s'amuser à réduire Théodore : elle assure (et se rassure) que l'ami de son mari, tout envahissant qu'il soit, l'est par son insignifiance... Elle capte dans les yeux du psy une sorte d'étonnement, ce qui l'encourage à

poursuivre. Elle insiste longuement sur chaque phonème : Théodore envahit au nom du vide, au nom du rien... Elle ressent son propos maladroit, insignifiant à son tour. Elle ne peut pas en rester là. Elle développe : ce pauvre type – ce Tartuffe – vient chercher auprès d'Odon un peu de réconfort car insipide comme il est, il a besoin d'une écoute complaisante. L'homme de sa vie a une telle largesse de cœur qu'il supporte cette situation sans *intérêt*. Fin de la séance après que l'interprétation ait porté sur un lien triangulaire subtil, apprécie Elvire : amour/argent/complexe d'infériorité. L'analysante aime décidément beaucoup son analyste.

## Le complexe d'Elmire

### Chapitre VI

#### Fantasme

Jeudi 5 mars. Elmire achève de raconter à son psy son énervement à la suite d'une émission littéraire télévisée : selon elle, *l'animateur* y faisait quasiment l'apologie d'un livre écrit par un fils de *collabo*... Sans compter, complète-t-elle, que le bouquin est publié chez un très grand éditeur... Une honte de l'avis d'Elmire ! Elle est toujours surprise, voire interrogative (mais n'est-ce pas un des axes d'une séance de psychanalyse) que son *Freud-bis* ne réagisse pas à l'énoncé de ce qui lui semble être une histoire inadmissible. Parfaitement inadmissible, se répète-t-elle... À tous les coups, *l'homme au divan* va lui dire – si elle martèle son indignation – qu'elle est en *projection*. Donc elle choisit de faire une transition habile. Non pas un coq-à-l'âne, pas plus qu'une volte-face puisqu'elle s'entend dire que pire encore, dans cette même émission *intello* (elle vient de détacher les phonèmes avec un agacement non feint : in – tel – lo), un écrivain – comme le fait d'ailleurs Théodore – avait gardé sa casquette à visière rivée sur son *front*. C'est une séance courte qu'elle a du mal à admettre malgré l'interprétation indiscutable du psy. Le lien entre *front* et *collaboration* est indéniable mais quant à expliquer qu'Elmire est en *confusion fantasmatique* parce qu'elle a évoqué l'horrible ami de son mari, elle n'apprécie pas... Elle se lève péniblement du fauteuil, quitte le bureau songeuse mais sa décision est prise sur l'instant : elle ne parlera plus jamais de Théodore à l'analyste ! *Tartuffe l'imposteur* s'est quand même arrangé inconsciemment pour s'infiltrer, se hisser jusque dans sa séance. *Les inconscients communiquent*, a postulé le maître de la psychanalyse... Elmire imagine qu'elle vient encore une fois d'en faire les frais. Dans la rue, il n'y a pas âme qui vive. Elle croise pourtant un homme, d'un certain âge, petite soixantaine évalue l'analysante, qui porte un chapeau... C'est rare de nos jours, constate-t-elle. Toutefois, avec le froid cinglant qui lui coupe littéralement le visage et l'humidité qu'elle sent glaciale dans ses cheveux, elle devrait se *chapeauter* elle aussi... Tiens, se *chapeauter*. On *chapeaute* quelqu'un ou on se fait *chapeauter*, précise la langue française. Décidément, Tartuffe rôde partout. Même dans les petites ruelles qui devaient être des *coupe-gorge* autrefois, s'angoisse-t-elle tout à coup. Sa colère monte à nouveau, elle la sent *explosive* maintenant : *névrose de guerre*, lui analyserait son psy... Mais c'est bien ça, fulmine Elmire : Théodore recherche le *conflit*, il veut *détruire* son couple, il va voir à qui il a affaire avec elle. Elle va prendre les choses en main et ce *boulet* va dégager, continue-t-elle à fulminer. Quant à Odon, il va falloir qu'il choisisse son *camp* dorénavant et qu'il définisse bien qui est son véritable *allié*, rage-t-elle. C'est aujourd'hui même qu'elle va mettre son *plan à exécution* car des *munitions*, elle en a, de quoi tenir le *siège* le temps qu'il faudra ! Il veut le *feu*, il l'aura Théodore-Tartuffe, se réjouit-elle, car c'est la dernière fois qu'elle laissera ce tête-à-tête précieux avec son psy perturbé par l'odieux personnage qui vampirise Odon. La *der des der*...

## Le complexe d'Elmire

### Chapitre VII

#### Génital (amour)

Jeudi 12 mars. Ce matin, Elvire a suivi avec beaucoup d'attention un débat à la radio sur un certain Reich, Wilhelm plus précisément de son prénom. En se dirigeant vers l'habitation de son psychanalyste, elle essaie de se remémorer les passages importants de cette discussion. Elle aimerait en parler avec *l'héritier de Freud*. Bien sûr, Reich n'était pas présent sur le plateau d'enregistrement car, si elle se souvient bien, il est décédé en 1957. Pas de gaffe à ce niveau-là en séance, pour ne pas courir le moindre risque de voir son complexe d'infériorité majoré par *le sujet-supposé-savoir*, comme ironisait Jacques Lacan... C'est ainsi qu'elle ponctue cette entrée en matière dont elle livrera la suite dans quelques minutes – ou dans quelques heures s'il y a du retard (non, là elle exagère, se sermonne-t-elle) – à celui qu'elle fréquente tous les jeudis après-midi depuis... depuis... un certain temps ! Au diable l'avarice et les avaricieux, se rétracte-t-elle avec juste raison. Ah, *l'influence correctrice du paiement* ! Elvire se rappelle très bien son entretien préliminaire : le psy lui a demandé de dire tout ce qu'elle voulait (elle en doute un peu aujourd'hui... Mais bon...), jusqu'au moment où il lui a transmis son diagnostic. Elle ne sait plus si ce terme – diagnostic – est correct re-situé dans l'espace du *divan*. C'est plutôt médical comme nom et comme son psy n'est pas médecin à la base, elle opte plutôt pour le mot *interprétation*. Ceci n'a que peu d'importance maintenant d'ailleurs. Et puis, elle est arrivée à destination. Elle pénètre dans la salle d'attente, vide. Une fois n'est pas coutume, pense Elvire... Elle rassemble à ce même instant ses pensées en se demandant ce que vient faire dans ce silence cette phrase, non seulement dénuée de sens ici, mais – et c'est bien plus grave – ce dicton (elle ne sait plus si *dicton* est convenable) l'empêche de retrouver la teneur de l'émission sur Reich. Elle espère malgré tout avoir le temps de tout remettre en ordre. Il s'agit d'un médecin autrichien, qui s'est destiné progressivement à la psychanalyse. Elle croit se souvenir que c'est à Vienne qu'il a rencontré Sigmund Freud en 1920. Vienne, Vienne ? Elle connaît les deux villes, l'Autrichienne et la Française. Elle a fait dans ces deux lieux géographiques un excellent repas, dans les deux cas mariée et avec son Odon chéri... À l'époque, ce manipulateur de Théodore n'avait pas fait son entrée dans la famille, c'était le bon temps, regrette-t-elle... Elvire chasse brutalement l'ombre de son Tartuffe détesté et revient avec joie à Reich... C'est malgré tout un personnage compliqué : il appartenait au parti communiste autrichien et il utilisait la classe ouvrière pour vérifier ses travaux. Mais, se souvient Elvire, le plus important dans son œuvre est le lien qu'il fait entre les problèmes psychologiques et les troubles sexuels. Si elle a bien compris ce que disait le journaliste, Reich prônait une sexualité libérée pour guérir les patients de leurs complexes. Peu à peu, le chercheur se serait désolidarisé des postulats freudiens, tels la pulsion de mort ou l'Œdipe... Elvire est contente de retrouver à peu près à l'identique ce qu'elle pense avoir compris de la théorie reichienne. Ce qui l'encourage à poursuivre sa gymnastique mentale, d'autant que la porte du bureau du psy reste fermée, ce qui – pour une fois (elle est honnête avec elle-même) – l'arrange plutôt ! Ceci dit, elle ne se souvient absolument pas du moindre titre des ouvrages écrits par Reich. Mais c'est un détail, se dit-elle... L'homme garde la réputation de s'être attaqué à la morale de l'époque et de ses interdits sexuels psychorigides. Alors là, il ne s'est pas fait que des amis ! Finalement, surenchérit Elvire, dans une certaine couche de la société, les choses ont peu évolué... *A fortiori* dans les milieux très religieux. Quoi qu'il en soit, le commentateur a largement expliqué que Reich s'est fait exclure aussi bien de la communauté psychanalytique qu'il fréquentait que du parti communiste auquel il appartenait ! Elvire pense que Reich était finalement un individualiste. Ça n'engage qu'elle, se murmure-t-elle. Pourvu qu'elle arrive au bout de sa révision, s'inquiète-t-elle maintenant. Elle poursuit : le nazisme gronde et sévit et après un séjour forcé en Europe, Reich gagne les États-Unis où là, enfin, il peut s'installer,

bien décidé à continuer ses recherches, en 1939, croit-elle se souvenir. Oui, c'est ça... Le point de repère qu'elle a eu tout à l'heure, lors de l'émission, c'est qu'il s'agit aussi de la date anniversaire de la naissance de sa marraine : elle a fait le lien, elle en est sûre. Les travaux de Reich lui semblent bien complexes à énoncer. Les mots lui reviennent. Il s'est intéressé à une énergie vitale cosmique : non évacuée par l'organisme, cette énergie le pollue, le détruit même, pouvant se transformer en maladies graves comme le cancer. D'ailleurs, Reich s'est retrouvé en prison pour avoir fait fabriquer et vendre un accumulateur de cette énergie. Mais comment s'appelle cette énergie ? La mémoire d'Elvire flanche à cet instant qu'elle sait intuitivement capital. Elle se désespère... Elle a le terme sur le bout de la langue... Ça commence par... *ON*... Non, par *ORG*... Son inconscient lui assène abruptement : *ORGONE*. Et dire que Odon est né à *ORGON* ! Doit-elle en rire ou en pleurer ? Un rictus s'installe sur ses lèvres ; elle le sent figé mais elle refuse en l'état actuel des choses d'établir le moindre rapprochement avec le terme *lèvres* qui renvoie au registre de la sexualité largement développé par Reich. À tort ? Elle n'en sait rien et ne se fera plus aucun commentaire à ce sujet. Elle saisit, sur fond de lassitude, une revue dont la couverture a été abîmée par quelqu'indélicat. La déchirure a enlevé une partie d'un titre qu'elle s'amuse à reconstituer pour se distraire et oublier que son mari a tenté, lui aussi, de s'immiscer dans sa séance et qu'elle rejette dorénavant obstinément ce genre de mélange libidinal. Elle déchiffre ce que l'inconscient du lecteur pas soigneux et peu scrupuleux a bien voulu abandonner : *lyse* se détache... La porte de l'analyste s'ouvre, Elvire sursaute, le psy s'en rend compte et avant même de la saluer lui dit ironiquement – du moins le perçoit-elle ainsi – qu'elle avait eu peur... N'importe quoi, se dit-elle. Mais peur de quoi, franchement ? Le psychanalyste raccompagne son analysant et vient saluer Elvire. Elle est sûre qu'elle va lui parler dans sa séance de sa sexualité avec Odon et il verra si elle a peur... Peut-être sera-t-il mal à l'aise, imagine-t-elle rapidement en s'asseyant. Reich lui a donné des ailes. Le psychanalyste devra assumer... Le téléphone sonne. *Freud-bis* ne répond pas, *c'est bien la première fois...* C'est bien, la première fois ? se répète-t-elle... Elle va enfin parler de *sa toute première fois*, non pas avec Odon, car il est vrai qu'avant Odon, il y a eu un certain William...



## Le complexe d'Elmire

### Chapitre VIII

#### Hystérie

Jeudi 19 mars. Elvire sort de sa séance de psychanalyse le cœur léger. Elle a parlé à *Freud-bis* d'un article qu'elle a lu dans un journal, article qui soulevait le fait que de plus en plus de Français changeaient de religion. Elle a fini par conclure que, bien que le contenu de ce dossier ait été intéressant, il était peut-être téléguidé par quelque intérêt politique... Puis elle est passée par la-discutable-démagogie-tous-gouvernements-confondus, pour finalement se dire qu'elle s'en *moquait*... Le psy l'a *scansionnée* sur Guy *Moquet*. Elle apprécie de constater que sa névrose de guerre résiste moins. C'est décidément, pour Elvire, la perspective que Théodore va bien finir par *battre en retraite*... Elle vient de capter cette expression signifiante et a acquis une nouvelle certitude : l'*ennemi* finira donc bien par se lasser d'essayer d'enjôler ou d'enrôler Odon... Ou les deux mon *capitaine*, se plaît-elle à énoncer... À propos de double, Elvire sent comme une envie irrépressible de se rendre dans une pâtisserie proche, pour y prendre une tasse de thé et des gâteaux. Elle hésite : elle n'a pas vraiment envie d'être seule attablée devant un Earl Grey brûlant mais elle mangerait volontiers un ou deux gâteaux. Elle décide alors de faire d'une pierre deux coups ! Elle achètera les gâteaux « et » goûtera chez elle. C'est une excellente idée, pense-t-elle. Deux dames se font servir par la commerçante : curieux, à cette heure-ci, de demander des feuilletés à la saucisse, constate Elvire. À son tour maintenant, mais une valse hésitation commence à s'installer : prendra-t-elle un éclair au chocolat ou une religieuse au café ? La vendeuse se met en séduction. Elvire le perçoit. La vendeuse dit à la cliente qu'elle a tout son temps... Ça sonne faux, s'agace Elvire... Et si elle prenait un éclair au café et une religieuse au chocolat ? C'est ridicule, se dit Elvire... Elle se revoit alors enfant lorsque sa mère l'amenait dans un salon de thé, à la sortie de l'école, certaines fois (pas toutes les fois, bien entendu !), pour y déguster des pâtisseries. Sauf qu'Elvire n'en avait jamais vraiment envie, nourrie, gavée de la dépression de sa génitrice qui, après des années de solitude, ne se remettait toujours pas de son divorce. Trompée, trahie par son mari, elle se repaissait de sa solitude. Seule elle était, seule elle resterait... jusqu'à sa mort. Finalement, se dit Elvire, sa mère aurait dû être *religieuse*... Zut, étouffe Elvire... Mais son choix est quoi qu'il en soit en train de s'affiner. Elle ne prendra pas de *religieuse* – ni au chocolat – ni au café – et il lui reste la possibilité d'acheter un éclair... au chocolat ou au café... Elle déclenche son imaginaire pour enfin se décider quand elle aperçoit deux merveilleux petits Saint-Honoré. Elle a-do-re ce mets finement équilibré. Une véritable alchimie de matières sucrées et de saveurs... La vendeuse, sûrement un peu agacée, s'affaire mollement à remettre en place des boîtes de berlingots, pas déplacées du tout, histoire de faire comprendre à l'indécise que *ça commence à bien faire*. Entre soudain un livreur qui cherche désespérément, insiste-t-il, un boulanger. La commerçante raccompagne l'homme jusque sur le trottoir et gesticule pour lui indiquer le magasin en question. Elle revient derrière son comptoir en affirmant sur un ton aigrelet que *Madame a pu ainsi faire son choix*. Elvire, un peu gênée, dit que *oui* mais les mots liés au désir du choix d'un gâteau ne sortent pas de sa bouche ! Elle s'entend bizarrement demander à son interlocutrice si elle pourrait, pour Pâques, faire réaliser à son personnel un millefeuille pour douze personnes ! La pâtissière, surprise, répond par l'affirmative. Elvire lui signifie qu'elle repassera dans quelques jours confirmer sa commande car elle n'est pas sûre aujourd'hui que ses invités soient douze ou treize. Elle salue, transpirante, pour sortir rapidement en nage et se retrouver enfin libérée à l'air frais... Mais pourquoi a-t-elle autant de difficultés à choisir un gâteau ? Elle n'a quand même plus trois ans... Elvire est carrément larguée ! D'accord, cette scène l'a une énième fois ramenée à sa mère mélancolique mais elle croyait tout de même avoir un peu avancé dans son analyse. Tout à ses rêveries, Elvire se sent bousculée : elle se retrouve côte à côte avec sa fille, Mariane, qui lui dit que de ce pas, elle va

s'acheter un pain au chocolat. Qu'elle dégustera devant un chocolat chaud. Elvire fait mine de sourire en se disant que ça doit tenir de sa famille cette difficulté à choisir. Si, si, se déculpabilise-t-elle : un pain au chocolat avec un chocolat chaud, c'est n'importe quoi ! Mariane est pressée, comme toujours... Elvire prend la direction de son domicile quand elle aperçoit le curé de sa paroisse. Elle n'a pas très envie de lui parler. Surtout que l'histoire de la religieuse est fraîche. Elle va faire comme si elle ne le voyait pas. Seigneur, pardonnez-moi, se signe-t-elle mentalement. Raté, il s'approche d'elle : Elvire sourit jaune et trouve – un peu méchamment – que Monsieur le curé est en train de prendre une sacrée *brioche* ! Elle n'arrive pas à se débarrasser de son envie de gâteau. Alors, elle s'insulte en pensées et se traite d'hystérique ! Parfaitement, elle est hystérique ! Elle en est persuadée devant le prêtre, le représentant de Dieu sur terre. Et ça, c'est une sacrée preuve. Elle pourrait même le jurer sur la tête d'Odon (ce qu'elle ne fera pas bien sûr !). Elle pourrait le jurer car lui revient une phrase de son psy : *L'hystérique a du mal à choisir, à renoncer...* C'est le jour où il avait eu la gentillesse de lui confier une sorte de postulat de Lacan, qui lui revient face à Monsieur le Curé : *Toute analyse est didactique...* N'empêche qu'elle comprend pourquoi elle se trouve face à deux hommes à la maison qui ne seraient donc qu'apparemment différents...

## Le complexe d'Elmire

### Chapitre IX

#### Idéalisation

Jeudi 26 mars. Elvire est réveillée depuis 5 heures du matin. Elle tourne, *elle vire*, c'est le cas de le dire, mais ce mot d'esprit qui touche à son prénom ne la fait pas rire. Si elle se lève, elle va réveiller son mari. Ce qui serait non seulement très incorrect mais violent pour l'homme qui dort à poings fermés. Là, elle exagère un peu, se reprend-elle... Si elle le réveillait, il démarrerait sa journée un peu plus tôt, c'est tout ! Non, ce n'est pas tout, se rétracte-t-elle. À coup sûr, il appellerait aux aurores Théodore car entre amis, la gêne n'existe pas, s'agace-t-elle... Elle balaie immédiatement le spectre du Tartuffe honni dont elle a du mal à savoir s'il appartient fondamentalement au monde des ombres ou de la lumière. Mais à 5 heures 51 de l'aube, elle ne va pas se prendre la tête avec une question qui ne peut être véritablement débattue que devant son psy. D'ailleurs, elle se retrouve – imaginaire aidant – dans la salle d'attente de celui-ci ! L'imagination et les souvenirs, on n'a rien fait de mieux, constate-t-elle en soupirant d'aise. Elle éprouve donc le besoin de voyager jusque dans cette salle d'attente. Dans l'idée, maintenant et de son lit, la pièce est vide. Elle est assise sur le siège qui craque et commence à regarder les murs. Les gravures ont certainement été choisies par le maître des lieux avec soin mais surtout de façon psychanalytique. Prenons l'exemple de celle qu'elle date, à l'instant, du haut de ses songes, du XIXème siècle : elle représente une bergère, très jeune – environ 12 ans –, deux moutons à proximité et un chien. Elvire a beau se creuser les méninges, elle ne comprend pas la scène vue d'un point de vue freudien... Elle passe... Le mobilier a décidément de l'allure : il fallait oser ce mélange d'ancien, de rétro et de contemporain. Le psy d'Elvire a incontestablement du goût ! Ce n'est pas son Odon qui serait capable d'agencer une simple salle d'attente de la sorte. Même s'il ne peut pas réussir en tout, la déco n'est pas son fort ! Le lit craque car son mari vient de se retourner. Un regard en direction du réveil affiche 6 heures 10. Se lever, ne pas se lever ? Que ces interrogations sont pénibles, se répète Elvire. Ce qu'elle aime dans la salle d'attente du psy – de « son » psy plus précisément –, c'est qu'il ait osé mettre un bureau avec un fauteuil placé devant. Si elle ne s'y installe jamais, elle y a déjà vu des analysants le faire. Une fois même, un homme *tapait* sur son ordinateur portable ?... *Frappait* sur son ordinateur portable ?... *Jouait* ?... Peu importe... Il se servait de son ordinateur dans ce lieu singulier que chaque analysant peut s'approprier à sa guise. C'est du grand art de la part de *l'homme au divan*, constate-t-elle admirative... Elvire est d'ailleurs sûre que chaque fois qu'il pénètre dans la salle d'attente, avec une habileté sans nulle autre pareille, il vérifie les postures de ses patients, postures qui seront la base du travail de la séance du jour... Qu'est-ce qu'elle aurait aimé faire ce métier ! Mais Elvire se dit que, déjà, elle a bien des problèmes à régler, que les études pour en arriver à écouter le discours de chacun – et non pas le langage ! – (le psy lui avait expliqué la différence lors de l'entretien préliminaire), les études psychanalytiques donc devaient être bien compliquées... Et puis, surtout, elle n'aurait certainement pas la patience de supporter les histoires des uns et des autres une journée entière ! Elle est tout à coup amenée, par son inconscient, à se demander à quelle heure se lève son psy le matin ? Dans un premier temps, elle verrait très bien qu'il sorte du lit à 6 heures 20... C'est curieux, son réveil affiche précisément cet horaire ! Non, à la réflexion, il doit émerger à 7 heures... Mais peut-être est-elle en confusion, se ravise-t-elle, car c'est l'heure où Odon essaie de sortir de dessous la *couette* ! Elle se trouve méprisante avec ce commentaire. Ceci dit, ce n'était pas un hasard car *couette* la ramène à la salle d'attente au mur de laquelle est accrochée une petite peinture dont elle se convainc qu'il s'agit du portrait d'une fillette avec des *couettes*. Compte tenu de l'âge du psy, elle peut assurer que *Freud-bis* l'a fait volontairement. Elvire réfléchit : à quelques mois près, il doit être de la génération de Sheila, la chanteuse aux... *couettes* ! Chanteuse célèbre qui chantait « L'école est finie ». Quel talent abrite son psy, pense Elvire,

époustouflée... Car Elvire sait qu'une psychanalyse n'est pas un enseignement. Du reste, elle sait aussi que dans cette discipline, on fait le distinguo entre enseignement et didactique. C'est comme ce fauteuil *Starck* qui trône dans la salle d'attente. Que personne n'aille s'imaginer que c'est un pur hasard, gronde intérieurement Elvire. Elle a découvert il y a quelques semaines, dans un magazine sérieux, un article sur la psychanalyse dans lequel les travaux d'un certain *Stärcke* étaient évoqués et développés. Elle en garde d'ailleurs un souvenir compliqué. Mais, là encore, elle ne peut que s'incliner : elle a le meilleur psy de sa région, peut-être même de France, s'aventure-t-elle... Ne dit-elle pas à l'identique et à qui veut bien l'entendre que si elle a le choix, elle, Elvire, de rouler en 2 CV ou en Mercédès, elle opte pour la Mercédès ! Ce n'est pas un petit peu prétentieux comme exemple ? D'accord, c'est ce que Monsieur le Curé pourrait lui dire... Encore qu'il soit bien content des dons extrêmement généreux qu'elle fait à la paroisse... Si elle ne le regrette pas, ces gestes altruistes récurrents – il faut le souligner de toute façon – la libèrent du poids de la religion. Elvire ne comprend pas ce que son inconscient induit là mais le réveil sonne et Odon, croyant que sa tendre épouse dort, se lève discrètement. Pour une *fois*, se dit-elle. *Fois/Foi* : stop avec l'église, d'autant qu'elle s'y rendra tout à l'heure. Comme à l'accoutumée. Elle retourne en pensées dans la salle d'attente. Son psy a moquetté (fait moquetter ?) le sol. Là encore, on peut dire ce que l'on veut, l'analyste raisonne en terme de confort. Elle comprend bien que les dalles de la paroisse ne puissent pas être moquettées mais, avec l'hiver rigoureux qu'il y a eu, c'était héroïque d'aller assister aux offices. Il faut qu'elle parle aussi de ça dans sa séance d'aujourd'hui. Mais elle ne se laissera pas faire par le psy : oui, convient Elvire, il y a quelque chose d'héroïque à aller se geler hebdomadairement – voire plus – dans une église qui n'est pas chauffée, tandis que la température extérieure est en-dessous de *zéro*. Tiens, si elle avait à noter son psy, quelle note lui donnerait-elle ? Elvire convient que non seulement c'est une question difficile mais parfaitement inconvenante. Elle laisse *tomber* ce sujet qui la met mal à l'aise quand elle entend un objet *tomber* sur le sol de la cuisine. *A priori*. Il est sûr que la moquette de la salle d'attente, elle, *amortit* les bruits. Il y a un moment qu'il a dû *l'amortir* sa moquette, ironise-t-elle... Voilà, elle vient de tout comprendre : Odon a renversé un objet, ça la met hors d'elle. Elle pense maintenant aux mains de son psy. Quand il vient la chercher dans la salle d'attente, elle est systématiquement attirée par sa gestuelle. Il a des phalanges magnifiques. Un jour qu'elle en parlait devant Théodore, celui-ci se redressa sur ses ergots, grossier, en précisant que l'homme aurait fait *de facto* un excellent manuel ou un bon militaire ! Le Tartuffe s'est alors lancé dans un monologue sur fond de rationalisations, toutes plus lamentables les unes que les autres. Elvire l'entend encore partir dans des explications sans intérêt sur le terme *phalange* qui peut aussi, disait-il, renvoyer à une unité de combat dans l'armée grecque... Ridicule ! Théodore est réellement ridicule ! Le psy d'Elvire est un grand psychanalyste, au propre comme au figuré. De toute manière, elle n'aurait pas pu être analysée par un minable... Elle ose soudain un grand écart discursif : de *minable* à *minet*, il n'y a qu'un pas ! Eh pourquoi pas ? Elle ne quittera pas la salle d'attente comme ça. Elle sait qu'elle n'en n'a pas fait le tour. Elvire est ainsi : elle aime finir ce qu'elle a commencé. Il y a deux mois environ, le *chat* du psy était dans la salle d'attente lorsqu'elle est arrivée. Quel symbole ! Elle est certaine que ce chat se trouvait là pour qu'elle sache d'ores et déjà qu'elle pouvait retomber sur ses pieds malgré ce félin de Théodore ! Un vrai *tigre*, de pacotille, oui... Le *tigre* la renvoie au grand joueur de golf Tiger Woods, appelé ainsi... et à la salle d'attente dans laquelle se trouvent régulièrement des magazines de *golf*... La porte s'ouvre. Odon vient embrasser sa femme en lui signalant qu'il va lui emprunter sa voiture ce matin car sa *Golf* ne démarre pas...

## Le complexe d'Elmire

### Chapitre X

#### Jugement de condamnation

Jeudi 2 avril. Elvire entre dans le bureau du psy, à son invitation. Il lui dit de s'installer dans le fauteuil et s'absente après lui avoir demandé de l'excuser quelques instants. Quelques instants ?, vitupère l'analysante. Ça fait au moins sept minutes ! Sans compter qu'il est sorti avec son téléphone portable, se souvient-elle. Aurait-il des choses à cacher ? Mène-t-il une double vie ?, s'interroge-t-elle... S'il croit qu'elle va mettre l'acte symbolique du paiement sur la table avant qu'il ne réapparaisse, certainement pas ! Ce serait trop facile qu'il induise implicitement que la séance a commencé. Et le chronomètre qui continue à avancer... Mais il est peut-être malade à la réflexion ? Ou aux toilettes ? Ou dans la cuisine en train de grignoter quelque chose en vitesse ? En vitesse, de la petite vitesse oui ! Il a dû aller boire, se ravise la patiente impatiente... Ou prendre un café ? Ou un thé ? Au fait, boit-il du thé ou du café ? Il a une tête à préférer le café, conclut-elle... Le psy revient en s'excusant mais, elle, ne l'excuse pas. Crispée sur son siège, elle sent qu'elle lui fait une de ces têtes ! C'est alors qu'il s'étonne qu'elle n'ait pas réglé sa consultation... Non mais on rêve, se dit-elle... Si elle lui faisait croire qu'elle n'a pas eu le temps d'aller retirer l'argent nécessaire, par exemple, imagine-t-elle... Elle cherche son portefeuille qu'elle ne trouve pas ! C'est bien fait, pense-t-elle ! Il ne s'attendait pas à ça *Freud-bis* aujourd'hui. C'est sûr qu'il peut rester stoïque puisque de toute façon tout acte manqué est dû... Ouf, elle trouve de quoi s'acquitter de sa séance. La parole a décidément un prix, lui adresse-t-il énigmatique. Elvire se ressaisit sur l'instant : ne s'est-elle pas promis de stopper toute recherche de conflit. Et puis, elle a des choses particulières à livrer. Très particulières. Son ton est hésitant mais elle tient absolument à raconter ce qu'elle a vu dans la paroisse tout à l'heure. Elle rassemble son énergie et, telle une confidence, raconte qu'elle est embêtée de la scène à laquelle elle a assisté bien malgré elle. Certes, il n'y a pas de hasard mais là, elle a besoin d'être aidée dans ses liens. Elvire se demande si, finalement, elle a raison de libérer un secret d'une telle ampleur. Elle se lance. Le psy lui apparaît plus distant que d'habitude, ce qui n'arrange pas son tourment, estime-t-elle... Bon, tandis qu'elle s'apprêtait à allumer un cierge comme chaque jeudi, son attention est attirée par des chuchotements qui venaient de la droite. Instinctivement, précise l'analysante, elle tourne sa tête en direction de ce qu'elle pouvait assimiler à des murmures. Elle distingue immédiatement deux silhouettes : en premier lieu, celle d'une femme, puis celle d'un homme. Elle n'en croit pas ses yeux car elle reconnaît tout de suite les deux personnes. Elle hésite à poursuivre, prise entre le marteau et l'enclume, s'entend-elle justifier... Elvire a l'impression que le psy n'apprécie pas sa valse hésitation. Il est vrai qu'elle a commencé un récit qu'elle doit terminer au nom de la *bienséance*. *Bien – séance*, rectifie-t-elle à voix basse. Elle admet très vite qu'elle peut continuer : son inconscient l'y encourage puisqu'il lui fait comprendre que *la séance est bien*... Pourtant, la patiente hésite. Il s'agit quand même d'une confidence sur la vie de la paroisse. Cette confidence ne concerne-t-elle pas davantage Monsieur le Curé ? Pas sûr, se ravise Elvire. Si le prêtre avait été là, témoin, *OK*, mais il n'était pas là... Elvire démarre un *hoquet*... C'est la première fois qu'un désagrément pareil vient parasiter son monologue. Mais ce n'est pas vraiment une affaire d'État, se dit Elvire, tout à coup rassurée car elle a payé sa séance ! *L'homme au transfert*, comme elle se plaît à le nommer parfois, a les sourcils qui *frisent* (c'est le terme que son imaginaire vient de laisser passer)... Quand il est comme ça, le sourcil en bataille, c'est qu'il n'est pas content-content. Il n'est pas ravi le Monsieur ? Il attend la suite ?, ironise Elvire... Chacun son tour : tout à l'heure, quand il l'a abandonnée dans son bureau, pendant un temps suffisamment pénible pour que la mémoire d'une durée désagréable émerge toujours maintenant, il ne s'est pas soucié de l'état psychologique de son analysante... Elle décide toutefois de poursuivre, racontant qu'elle retenait sa respiration dans l'église car elle avait bel et bien reconnu les deux membres du

couple... Le psy renvoie un air complètement détaché selon elle... Pourtant, elle est absolument certaine qu'il est captivé par son récit. N'est-ce pas une preuve de confiance qu'elle lui adresse, une fois encore, avec un secret d'une telle ampleur, évalue-t-elle... Même s'il est lié au secret professionnel – pas médical, pro-fes-sio-nnel –, nuance importante pour elle... Son souffle est plus court, elle doit continuer. Elle continue : l'homme tenait le visage de la femme entre ses mains et, elle, mettait ses mains sur les siennes... L'atmosphère était amoureuse, insiste-t-elle. Le psy ne bronche pas, ce qui agace Elvire qui ne comprend pas comment il fait pour ne pas participer. D'ailleurs, elle devrait réécrire *Colombo* ou quelque chose comme ça. Là n'est pas le problème sur cette séance intime, se dit-elle. Elle ralentit le flot de ses paroles pour ajouter qu'elle pense qu'ils se sont embrassés... Sur la bouche ! Le psy n'intervient pas. Elvire se sent un peu mal à l'aise mais elle n'a pas confié le plus important, le plus grave pour elle : doit-elle véritablement annoncer l'identité des deux individus qui pourraient aller faire ça ailleurs ? Est-ce un péché ?, interroge-t-elle le psy. Si pas de réponse, pas de censure, interprète-t-elle. À la hâte ? Non. Pas d'avis de *Freud-bis*, elle peut donc y aller : l'homme, qui voulez-vous qu'il soit ?, demande-t-elle à l'analyste... qui ne réagit pas... Eh bien, Théodore pardi ! Et il embrassait qui ?, enchaîne-t-elle faussement choquée mais en jouissance : la femme du pharmacien de la pharmacie de l'église... Enfin, son ancienne employée parce que celle-ci, il n'y a pas si longtemps, n'était qu'une simple préparatrice, assène-t-elle méprisante sans respirer... Elvire est déconfite. Comment peut-on faire une chose pareille quand on est mariée ?, adresse-t-elle au psy, très interrogative... Quelle chose ?, obtient-elle en guise de réponse ! Elvire pense qu'il se moque d'elle. Elle s'en fiche car ce qu'elle veut savoir c'est si elle peut (si elle doit ?) en parler à Odon ? Elle attend l'avis du psy qui ne vient pas... Tout de même, son mari croit que Théodore est un homme pieux, *fidèle*, rajoute-t-elle à son propos... Le psy se lève en assurant à l'analysante qu'elle a parfaitement de quoi s'interroger... Pas d'interprétation véritable ? Elvire commence à se demander si elle va continuer avec ce piètre castrateur en abus de pouvoir...

## Le complexe d'Elmire

### Chapitre XI

#### Khan

Jeudi 9 avril. Il n'y a pas cinq minutes qu'Elvire s'est assise face à son *père transférentiel* et voilà que le téléphone sonne déjà : c'est insupportable, pense l'analysante. Volontairement, elle décide d'écouter la conversation. Enfin, le monologue... *Freud-bis* veut qu'elle fasse des liens, eh bien allons-y, se dit-elle un brin agressive. Déjà qu'il n'est jamais évident de *traverser* une séance analytique, cet espace qui se veut neutre, réfléchit Elvire, mais lorsque le psychanalyste est en plus didacticien, le téléphone sonne deux fois plus ! Ce sont ses statistiques à elle mais Elvire imagine, pour une fois narcissique, que ses calculs doivent être proches de la réalité. Passés ces quelques instants de recentrage sur soi, Elvire tend l'oreille en direction de son psy. C'est mal élevé, se ravise-t-elle, mais tant pis : elle va tendre non pas une oreille, mais ses deux oreilles ! Elle entend alors *Freud-bis* parler des travaux d'un certain *Khan*, sûrement avec un de ses élèves-analystes, travaux qui datent de 1985 et qui expliquent que *les besoins du moi lorsqu'ils ne sont pas reconnus trouvent une sorte de compensation dans la sphère sexuelle...* Elvire essaie de comprendre ce qu'elle croit avoir perçu mais reste interrogative... Comme la communication est partie pour durer, elle ne veut pas se laisser déposséder une fois de plus de son acte. Aussi choisit-elle de « travailler » sur ce certain *Khan* : mais très vite *Khan* la ramène à *canne*, terme qu'elle laisse *tomber* (le lien facile l'amuse intérieurement) car trop négatif, se dit-elle... D'ailleurs ne prononce-t-on pas *caner* pour signifier *céder*, voire *mourir*, en jargon populaire... Elle passe et préfère décliner la ville de *Cannes*. Ce n'est pas le célèbre Festival qui l'intéresse mais un oncle maternel qui y avait une superbe villa... Elvire, perdue dans son imagination, sursaute lorsqu'elle entend le psy conclure la communication avec un « À samedi »... Tiens, tiens, elle pourrait le *scansionner le pro de la parole* en lui disant : *ça me dit...* par exemple... Mais c'est sans compter sur le professionnel du « divan » qui lui adresse un « Excusez-moi » conventionnel qui ne convient pas du tout à Elvire ! Elle sent qu'elle est en train de passer en transfert négatif. C'est toujours la même chose : elle avait l'intention, aujourd'hui précisément, de parler de Mariane, sa fille *compliquée*. Eh bien elle n'en a plus *envie*. C'est curieux, s'entend-elle lancer dans sa séance, alors qu'elle ne voulait pas écouter (mensonge, se dit-elle), elle a entendu le patronyme *Khan*, patronyme qui aurait pu la renvoyer à l'idée de *mort*... Pourtant, il n'en est rien. Effectivement, ajoute-t-elle, elle aurait eu *envie* de parler de sa fille mais *envie* l'a conduite à *en vie*... Le psy l'invite à parler de ses *désirs*, elle ne sait pas pourquoi... Peu importe... Elle se sent envahie par un énervement soudain et lui répond qu'il n'y a rien de changé : elle veut, elle *désire* que Théodore débarrasse le plancher. Le plus vite possible. Elle étouffe dans cette situation intenable. Oui, oui, elle le sait, il y a bien plus grave dans l'existence mais elle a atteint ses limites... Qui supporterait cette espèce de coach inconsistant sous son toit ? Un exemple récent, s'applique-t-elle à raconter : pas plus tard qu'hier, Odon n'a rien trouvé de mieux que de demander à Tartuffe de lui indiquer la meilleure place pour installer un crucifix que sa mère vient de lui donner... D'une grande valeur, paraît-il... *Primo*, continue Elvire, qu'a à voir Théodore dans cette histoire de déco ? *Secundo*, la belle-mère et ses cadeaux religieux, c'est la louche de trop ! Le psy semble avoir sommeil : si, si, Elvire vient de constater qu'il a étouffé rapidement un bâillement... Fine mouche, se plaît-elle à se féliciter, elle va donc insinuer maintenant que ce qu'elle raconte est inconsistant... Bien sûr le psy ne moufte pas ! Elle fait silence. Un long silence. Un très, très long silence. Elle poursuit puisqu'il ne s'agirait pas non plus, imagine-t-elle, que *le roi de l'interprétation* s'endorme tout d'un coup sur le bureau ! Et boum, la tête dans l'agenda ! Elle éclate de rire. Le psy ne daigne pas réagir... Elle se justifie : elle vient d'éclater de rire (menteuse, culpabilise-t-elle) car le 9 avril, si elle a bonne mémoire, c'est le jour de la Saint Gautier et que sa belle-mère parle toujours de la qualité de la viande que son boucher – Monsieur Gautier – lui vend. Le

psy peut ne pas comprendre le lien avec le crucifix. Alors, elle enchaîne : crucifix la ramène à *crucifier* qui la renvoie à *sacrifice d'animaux* et à Brigitte Bardot... D'accord, sa belle-mère n'a jamais ressemblé à Brigitte Bardot ! Sûr que ça n'a jamais dû être un *top*... sa belle-mère... *Scansion*, lui assène le psy, avec une interprétation bien alambiquée : Elvire aurait idéalisé sa *belle-mère* jusque-là et maintenant c'est fini... Mais sa mère aussi. Ce qui la laisse un peu dubitative tout de même. Cependant, à la réflexion, *Freud-bis* a raison : elle abrégait en disant que, d'ailleurs, elle trouve toujours les autres femmes plus jolies qu'elle. Elle comprend alors subitement le lien avec *Khan* de tout à l'heure qui la ramène à nouveau à *Cannes* la ville, qui la renvoie à son oncle maternel, chirurgien qui lorsqu'il la voyait – enfant – lui disait en l'embrassant : *Toi, il va falloir que je te recolle les oreilles*... Sûr qu'avec des réflexions comme ça, Elvire ne pouvait pas vraiment s'aimer... Ni aimer ?



## Le complexe d'Elmire

### Chapitre XII

#### Libido

Jeudi 16 avril. Elvire est sur son ordinateur depuis une heure. Pour une fois que son *Odon-de-mari* lui confie la responsabilité de trouver une destination de vacances pour le mois d'Août, elle ne va pas se gêner ! C'est Théodore qui va en faire une tête en apprenant qu'il n'aura pas voix au chapitre sur ce sujet. Pour une fois. Du signe (appliqué) de la Vierge, Elvire investit méthodiquement les sites appropriés qu'elle passe en revue les uns après les autres. Le Maroc ? Non, trop chaud à cette saison. L'Espagne ? Trop de monde. L'Égypte ? Trop dangereux. Les Antilles ? Trop loin. Les lacs italiens ? Trop couru. La Norvège ? Trop frais. La Russie ? Trop démoralisant. L'Autriche ? Trop... psychanalytique... Parfaitement, assume Elvire qui redoute que son autoanalyse la poursuive tandis qu'enfin, elle vivra ces quelques jours loin de son domicile – et de Tartuffe – comme un nouveau voyage de noces ! La France ? Pas question, trop proche de son ennemi numéro 1 qui serait capable d'influencer Odon et de rappliquer en utilisant un prétexte fallacieux. Alors ce sera la... Chine ! D'accord, d'accord, reconnaît avec beaucoup d'honnêteté Elvire, c'est chaud et froid, couru, loin, démoralisant mais ce n'est pas psychanalytique ! Ce sera donc bel et bien la Chine. Un joli périple à deux sans les... chinoiseries de Théodore ! Elvire s'agace d'avoir utilisé un jeu de mot facile mais elle est fatiguée par le tintouin du quotidien. Elle manque d'ailleurs *bougrement* d'énergie. Ah, toujours lui : le *bougre qui ment*, l'horrible Théodore. Elvire remplace vite l'adverbe par *bigrement* et se sent mieux, soulagée même. Comment se fait-il qu'elle manque d'ailleurs tant d'énergie ? Il faut qu'elle pose tout à l'heure la question à son psy. Au même titre qu'elle envisage de lui parler du revirement de situation : à savoir que son cher époux lui a confié ce matin la difficile tâche de choisir une destination de vacances, sans passer par Théodore ! Quel progrès ! Mais un nuage assombrit la pièce, un vrai nuage que tout le monde dans la rue pourrait constater mais qui l'assombrit aussi au figuré – elle – si heureuse pourtant il y a quelques instants... Elvire comprend soudain qu'un nuage cachant les rayons du soleil, Odon lui cache certainement quelque chose. Cette destination voyage qu'il lui a confiée est sûrement une attitude de séduction de sa part pour mieux l'endormir. Que fomentent encore les deux hommes dans son dos ? À voir aussi tout à l'heure avec *Freud-bis*... Quoi qu'il en soit, cet été ce sera la Chine ou... rien d'autre ! Elvire est bien décidée à aller jusqu'au bout de son choix, combien même devrait-elle se battre physiquement avec son mari... Non, n'exagérons pas, se reprend-elle. Mais, de toute façon, pas question qu'elle se laisse faire et devienne, elle aussi, sous influence. D'ailleurs, en sortant de sa séance de psychanalyse, Elvire ira acheter un guide sérieux et complet sur la Chine. Elle deviendra incollable sur le *pays du sourire*. Elle ne sait plus très bien si la Chine est précisément affublée de cette expression mais, pour elle, il s'agit déjà du *pays du sourire*. Un point c'est tout ! Enfin, pas vraiment car, jusque-là, elle ne s'est pas souciée des tarifs. Dont elle décide de ne pas se préoccuper d'autant qu'après tout, ce n'est pas son affaire. L'argent est une histoire d'homme ! Du moins conçoit-elle la vie ainsi. Ses problèmes ne lui laissant de toute manière aucun répit, il n'est pas envisageable une seule petite seconde qu'elle pense aux désagréments pécuniaires. Et puis, comme lui a dit son psychanalyste, *l'argent n'est jamais que de l'énergie*... Elle avait eu du mal du reste avec ce raisonnement mais il faut avouer que *l'homme au divan* lui avait donné des explications didactiques pointues et... convaincantes ! Qu'elle n'a certes pas retenues mais son inconscient – *véritable imprimante, dixit Freud-bis* – a dû tout bien enregistrer... C'est sûrement le cas puisqu'aujourd'hui, l'argent, elle n'en manque pas ! Par contre, elle manque d'énergie. Tant pis, Elvire n'a toujours pas fait sa toilette. Elle est en robe de chambre malgré l'heure avancée de la matinée mais il faut qu'elle comprenne ce qu'est *l'énergie corporelle*. Elle ne consultera pas Internet à ce sujet : elle doit trouver toute seule. N'est-ce pas de son corps dont il s'agit ? Son inconscient ne lui facilite pas les choses : *Énergie* la conduit tout droit à *Leymergie*, l'animateur de télé. Elle ne retrouve

pas son prénom. Elvire cherche, en vain. Elle implore Saint Antoine de Padoue et le regrette immédiatement puisque le Saint Homme permet de retrouver les objets perdus et non pas les idées ! Elle se signe, quand le prénom de William s'impose à elle. Et de William à Wilhelm, il n'y a qu'un pas. Voilà Elvire revenue à ce Reich et à l'émission de radio du mois dernier sur la pulsion sexuelle. Manquerait-elle, de fait, d'énergie sexuelle ? Et quel lien avec la Chine ? Elvire croit se souvenir que c'est en Chine que les naissances sont réglementées. Un seul enfant par couple ! Elle n'ose même pas imaginer un seul instant les possibles interruptions de grossesse clandestines dues à cette loi fort discutable. Elle qui n'a qu'une fille parce que le Seigneur en a décidé ainsi... Ce n'est pas faute d'avoir essayé de mettre en route plusieurs enfants, se souvient-elle... *Les voies du Seigneur sont impénétrables*, se console tant bien que mal Elvire. Elle se ressaisit tandis que les mentalités chinoises la laissent maintenant dubitative. Bon, il faut bien l'admettre : Elvire est obligée d'abandonner le souhait d'aller en Chine, tout simplement parce qu'il semblerait qu'une certaine morale de ce pays ne convienne pas à son engagement religieux. Elle est consciente qu'elle devra éclaircir cette question avec son psy. Non, pour une fois ce sera avec Monsieur le Curé... Le téléphone sonne, la sortant brutalement de sa réflexion. Elle décroche et entend la voix de son mari. Il est heureux de lui annoncer qu'elle n'a pas à mobiliser toute son énergie dans la recherche d'une destination vacances : il vient de voir Théodore qui l'a assuré qu'il faut impérativement qu'ils aillent en Chine cet été... Ça tombe bien. C'est une confirmation pour lui qui en a le désir depuis longtemps... Désir, désir... Voyage, voyage... Puisque c'est comme ça, Elvire ira *chiner* dorénavant tous les dimanches à la brocante. L'Isle-sur-Sorgue, c'est très chaud l'été, ce n'est pas dangereux, c'est très couru, ce n'est pas démoralisant et c'est à deux pas de chez son psy !

## Le complexe d'Elmire

### Chapitre XIII

#### Masochisme

Jeudi 23 avril. Elvire entre dans le bureau de son psychanalyste. Elle a une idée en tête : il faut absolument qu'elle lui dise qu'elle est née un 11 septembre. Elle est convaincue que ce qui peut apparaître comme un détail pour certains revêt en fait une importance capitale. Tout à ses pensées, elle cherche distraitemment la somme d'argent qui va lui permettre de demander à *Freud-bis* s'il est possible d'établir un lien entre les dramatiques événements américains du 11-Septembre et son jour de naissance à elle... Elvire cherche désespérément son porte-monnaie qu'elle ne trouve pas ! Elle se sent blêmir : c'est toujours la même chose se dit-elle, pour une fois qu'elle a l'intention, le désir et la volonté de parler d'elle, son inconscient lui joue un bien mauvais *tour*... Comme d'*hab*, le psy est imperturbable. Il ne bouge pas. Il ne bronche pas. Pourtant, l'analysante se rend bien compte qu'il arbore un rictus satisfait. Elvire ne se laissera pas faire. Elle est sûre d'avoir préparé son portefeuille hier soir avant d'aller *se démaquiller*. Elle a même fait le *tour* du canapé discrètement pour gagner son bureau dans lequel se trouvait son sac à main car Odon s'était endormi devant le match de foot... Le psy lui demande si elle a oublié l'acte symbolique du paiement. Elle ne lui répond pas et continue à farfouiller de plus en plus nerveusement. Le psy qui, pourtant, en général, ne l'*ouvre* pas tant que ça (Pardon Seigneur, s'excuse-t-elle mentalement pour avoir laissé monter jusqu'à son imaginaire un terme aussi vulgaire que *ouvrir* relié au mot *bouche*), le psy – donc – lui dit de *prendre son temps*. Bon, c'est décidé, elle va asséner à l'héritier de Freud qu'elle va se lever et partir puisqu'elle a commis un acte manqué *gravissiiiiime* en ne pouvant pas régler sa séance ! Mais elle va tout de même lui livrer qu'elle voulait parler de son 11 septembre à elle et qu'elle est bien triste de ce qui lui arrive. Elle s'entend alors sur l'instant lui avouer qu'elle est décidément masochiste. Elle parle vite en exprimant à *l'homme au divan* qu'elle aurait aimé, aujourd'hui, pouvoir évoquer dans le transfert le lien avec le jour où elle est née et la catastrophe des États-Unis. Elle arrête net son flot de paroles et raconte – avec un rythme beaucoup moins soutenu maintenant – qu'elle réalise qu'en cherchant dans son sac, tout à l'heure, ont défilé mentalement des termes comme *tour* (mauvais), puis *bouche* (mot), puis *gravissime* avec le phonème *cime* qui semblait résonner comme un écho, alors qu'entre-temps, il lui avait dit de *prendre son temps* à elle, bien entendu. Elle démarre l'interprétation toute seule : *tour* = tower, *bouche* = Bush le Président des États-Unis de l'époque du 11-Septembre, *Gravi-cime* = chose grave en haut des buildings, *prendre son temps à elle* = ne pas confondre un événement symbolique avec sa propre destinée... Elvire est épuisée mais se sent soulagée. Le psychanalyste se lève en lui verbalisant : *À jeudi*. Elvire sait à cet instant que le psy trouve que son analyse avance bien car... *je dis*, reconnaît-elle, enfin heureuse d'exister... sans plus aucune confusion identitaire possible.

## Le complexe d'Elmire

### Chapitre XIV

#### Narcissisme

Jeudi 30 avril. Théodore s'est invité à déjeuner ! Il faut entendre par-là que même si Odon n'a pas présenté les choses de la sorte, Elvire n'est pas idiote du tout ! Autant dire que le Tartuffe « abhorré » (elle a failli penser « adoré »... tiens, tiens... Non mais, il ne faut quand même pas croire que tout embryon de lapsus a du sens, se rétracte Elvire), c'est-à-dire l'horrible individu a encore dû entortiller son faible époux. Elvire imagine très bien les propos de Théodore : *Cher ami, il est impératif que je vous donne des conseils quant à votre voyage en Chine...* D'ailleurs, ça pourrait être un autre sujet et concerner de potentiels placements bancaires par exemple. Quoi qu'il en soit, il fait beau en cette matinée printanière, les fenêtres sont ouvertes sur le jardin, les fleurs créent une ambiance joyeuse et Elvire n'a aucunement l'intention de cuisiner ! Le mythe de Narcisse l'interpelle depuis plusieurs mois et elle pense qu'il faut le connaître, le décortiquer lorsqu'on est en analyse. Mais, s'interroge-t-elle, « le » est mis pour qui ? Pour Narcisse ou pour Théodore ? Le téléphone sonne et rompt son interrogation... *Quand on parle du loup...* Tartuffe s'annonce déjà alors qu'il est à peine 10 heures. Ou plus précisément s'excuse-t-il (on y croit tous, pense Elvire), il ne pourra pas être là avant 13 heures. Pas de problème, lui répond-elle sur un ton agacé. Le repas ? Bonne aubaine, cet invité d'« honneur » (Ah non, pas « donneur », se reprend-elle) mangera *light* et surgelé ! Du taboulé en boîte pour le monsieur et du couscous « congelé » ! Non, là, elle exagère : certes, avec lui, elle pédale dans la semoule mais Odon serait contrarié de mets aussi peu équilibrés. Finalement, ce sera taboulé (toujours en boîte !), saumon fumé (sous cellophane !), plateau de fromages, glace à la vanille (du congélateur bien sûr !) et biscuits (sous cellophane et en boîte !). Odon s'occupera de choisir le vin. Pas d'apéritif car à 13 heures, ce n'est plus l'heure. Enfin, surtout parce qu'Elvire doit se rendre à la paroisse avant d'aller chez son psy. Nous sommes jeudi, ne l'oublions pas. Elle saura de toute façon rappeler tout cela à l'invité surprise...

Le mythe de Narcisse... Cet amour que l'on peut avoir pour soi... Le rêve, imagine Elvire. Mais elle compte bien y parvenir grâce à ses séances de psychanalyse hebdomadaires. Internet lui livre des informations intéressantes. C'est en 1910 que Freud utilise le mot « narcissisme » pour la première fois... au sujet des homosexuels... Elvire est dubitative tandis qu'une citation du maître apparaît sur son écran d'ordinateur : « Les homosexuels se prennent eux-mêmes comme objet sexuel ; ils partent du narcissisme et recherchent des jeunes gens qui leur ressemblent et qu'ils puissent aimer comme leur mère les a aimés eux-mêmes »... Un commentaire un peu plus loin précise que Sigmund Freud a reçu quelques critiques sévères à la suite de ce postulat. Elvire se dit que Freud était décidément bien courageux avec des travaux plus qu'avant-gardistes pour l'époque. Curieusement, elle a moins envie de continuer ses recherches sur le mythe de Narcisse : c'est compliqué et elle pense maintenant que ça ne lui apportera rien. Au pire, elle peut toujours demander à *Freud-bis* des explications sur ce sujet qui lui semble de plus en plus épineux, complexe. C'est le cas de le dire, s'amuse-t-elle. Encore que si elle pose la question à son psy, elle est quasiment sûre qu'il ne lui répondra pas. Elvire se sent poussée à éteindre carrément son ordinateur. Elle ne comprend pas pourquoi mais s'exécute. Cette théorie sur le narcissisme l'a épuisée. Et ce repas à midi qui ne lui dit vraiment rien. Pour retrouver un peu d'énergie, elle décide de se faire un thé. En prenant la tasse dans le placard, elle l'échappe. L'objet de porcelaine se casse, se brise même en mille morceaux en touchant le sol. Elvire sent la colère monter en elle. Elle se calme. Elle ramasse les morceaux en essayant de ne pas se faire mal. Elle commence par les plus gros, c'est logique, estime-t-elle. Elle se coupe à l'index droit. Le doigt se met à saigner de façon abondante. Direction la salle de bains, l'index dans la bouche. Mon Dieu que le sang c'est mauvais, gémit-elle. Le sparadrap n'est – comme toujours quand elle en a besoin – pas à sa place. Enfin, elle met la main dessus. Elle se débrouille comme elle peut pour se faire une

« poupée ». Elle se sent mieux, s'assied sur le petit tabouret de plastique blanc, un peu « sonnée » tout de même. Devant elle, elle découvre un produit d'entretien laissé, oublié par la femme de ménage. Comme Elvire ne croit pas au hasard, elle commence à déchiffrer les inscriptions sur le flacon. Visiblement, il s'agit d'une sorte de récurrent qu'elle avait acheté il y a plusieurs mois de cela. Elle se souvient très bien que Théodore s'était invité le soir même ! Il l'avait énervée en parlant des mérites de la phytothérapie. Car Théodore part du principe qu'il sait tout sur tout ! Il avait même expliqué que sa fleur préférée est la jonquille. Du reste, Odon s'est empressé d'en faire mettre (« maître » ?) plein le jardin sous prétexte que les explications de Tartuffe étaient probantes. Surtout, et c'est ce qui avait fini de convaincre son cher époux, son grand ami de parler des « Fleurs de Bach » qui utiliseraient de façon infinitésimale les vertus de la jonquille. Elle se rappelle qu'il s'agissait pour Théodore de démontrer à Odon que les élixirs floraux – et notamment lorsque des extraits de jonquille interviennent dans la composition – agissent sur les troubles de l'humeur, comme la colère, l'irritabilité, la honte... Dans un premier temps, Odon semblait récalcitrant : c'est ainsi que son ami préféré a dû décliner tout son pseudo-savoir sur les plantes... Non, ce n'est pas possible : Elvire retrouve la conversation intacte. Théodore a insisté sur le fait que la jonquille porte, à l'origine, comme nom latin... *Narcissus jonquilla*. Et de conclure : « Les jonquilles sont des narcisses appartenant à la même famille »...

## Le complexe d'Elmire

### Chapitre XV

#### Objet

Jeudi 7 mai. Beaucoup de monde dans la salle d'attente de son psy lorsqu'Elvire ouvre la porte. Elle s'en fiche, elle s'en moque même aujourd'hui car elle vient d'apprendre que Tartuffe sera absent une bonne quinzaine de jours. Un vrai bol d'air pour elle, respire-t-elle joyeusement. Elvire s'installe, regarde furtivement un homme qu'elle n'a jamais rencontré jusqu'ici. Il semble être le père d'une petite fille qu'il surveille attentivement et qui répond au prénom de Jessica. L'enfant joue avec un puzzle tels qu'ils sont vendus pour des bambins de 3/4 ans environ. Mais la fillette semble avoir 6 ans... Elvire reste interrogative. S'agit-il d'une enfant handicapée mentale ? Mais que va-t-elle chercher là, se reprend-elle ? Elle essaie de choisir une revue. Rien ne l'inspire véritablement. Décidément attirée par le comportement de Jessica, elle ne la quitte pas des yeux. L'enfant est silencieuse. Comme son père qui, de temps en temps, si l'enfant le sollicite, lui adresse un sourire. L'homme doit avoir une petite quarantaine. Il est bien habillé. Peut-être est-il veuf ? Ou divorcé ? Sa femme l'a sûrement quitté pour qu'il reporte son affection sur sa fille de la sorte. Elvire se déteste lorsque son imaginaire se déclenche ainsi. Mais elle n'arrive pas à arrêter ses mauvais réflexes. Le puzzle donne l'impression de permettre de reconstituer une ferme et ses animaux. L'enfant a sûrement un problème psychologique grave. À son âge, on n'en est plus là ! Elvire se souvient de sa fille qui, toute petite, adorait jouer avec des pinces à linge en bois. C'est curieux que les enfants soient attirés par ce genre d'*objet*, pense-t-elle, alors que souvent ils ont des tonnes de jouets à la maison. L'heure tourne, le psy a beaucoup de retard, personne ne bronche, Elvire commence à s'impatienter. Elle se met en autoanalyse pour faire passer le temps : *objet* la renvoie à *objet du délit*, expression dont Elvire choisit de ne garder que *des-lits*. Elvire se rappelle qu'elle désire changer son sommier et son matelas car elle a des problèmes de *dos*. Elle transforme *dos* en *do*, la note de musique... Elle lâche ici son autoanalyse qui – selon elle – ne lui apporte rien. Le silence continue à régner dans la salle d'attente. Elvire réalise que Jessica a terminé son puzzle. Il s'agit bien de la représentation d'une ferme. D'ailleurs, l'enfant ferme la boîte avec soin et la donne à son père qui ne lui dit pas « merci ». Elvire pense qu'il aurait dû remercier sa fille. Mais de quoi au juste ? Peut-être est-elle sourde ou muette ? N'importe quoi, s'assène Elvire, qui enchaîne en se souvenant qu'à l'âge de Jessica elle n'a jamais eu de puzzle. Mais est-ce que ce genre de chose existait à l'époque ? Bonne question, dont elle n'attend pas la réponse. Lui revient alors en mémoire que sa grand-mère lui disait toujours qu'elle était un amour. Où en est-elle d'ailleurs sur ce plan avec Odon ? Mais il ne s'agit pas du même amour, bien entendu ! *Amour* peut donner *mourra* : pas drôle, soupire Elvire. Elle meurt maintenant d'ennui dans cette pièce qu'elle connaît par cœur. Curieux se dit-elle, *par cœur*, la conduit à *Parker*. Elle croit se souvenir avoir reçu comme cadeau pour sa communion solennelle, de sa marraine, un stylo encre de la marque *Parker*, un très bel *objet*... La porte du bureau du psychanalyste s'ouvre : le professionnel s'immobilise poliment dans l'encadrement et invite à sortir une jeune femme devant laquelle se tient un petit garçon de 3 ans environ qui se précipite dans les bras du père de Jessica. Le psychanalyste vient saluer l'homme en lui lançant un chaleureux « Bonjour Monsieur ». Le mari de la patiente referme le magazine qu'il tient dans ses mains. En gros titre apparaît le nom de la célèbre actrice... Sarah Jessica Parker...

## Le complexe d'Elmire

### Chapitre XVI

#### Perversion

Jeudi 14 mai. Elvire prend son petit-déjeuner de façon désabusée. Du moins c'est ainsi qu'elle voit les choses. Qu'elle se voit à l'instant « t ». Le rêve qu'elle a fait, sûrement au petit matin, la laisse dubitative : elle se trouvait dans un château qu'elle connaît bien, le château de Boussac dans la Creuse, superbe et imposante bâtisse du XV<sup>ème</sup> siècle dans lequel a dormi Jeanne d'Arc et bien plus tard George Sand. Dans une immense salle vide de ce même château et toujours dans ce même rêve, Elvire se revoit assise sur le sol, très poussiéreux, devant un carton contenant des tas de prises de courant. Elle a beau essayer de faire l'analyse de ce matériel onirique, rien de cohérent ne s'impose à elle. Les tartines beurre-miel posées devant elle la laissent indifférente, tout comme son incontournable thé... C'est dire si quelque chose d'important turlupine Elvire ! D'accord, si ce château bénéficie aujourd'hui de tout le confort moderne et, bien entendu de l'électricité, que viennent faire ces prises de courant dans son quotidien, se questionne-t-elle ? Ce matériel était blanc. Rien d'étonnant ici pour des prises de courant ! Le carton, plus elle y réfléchit, qui abritait lesdites prises, lui semble n'offrir aucun intérêt. Elvire n'a pas eu de problème récemment avec l'électricité non plus... Quelques gorgées de thé bues machinalement la ramènent soudain au film pourtant ancien maintenant, « Le boulet », avec le superbe Gérard Lanvin qu'elle adore ! Elvire sourit puis se dit que c'est un mari comme Gérard Lanvin qui lui aurait fallu épouser pour ne jamais croiser la route de l'abominable Théodore. C'est évident que ce très grand acteur – ce monument même – ne se laisserait jamais influencer par un énergumène falot comme Tartuffe ! Toujours est-il, soupire Elvire, qu'elle est mariée avec Odon et non pas avec Gérard Lanvin. Donc autant passer à autre chose... Quoique, dans le film « Le boulet », elle se souvienne de courses poursuites incessantes et qu'une femme – une espagnole – est faite prisonnière... Elvire avance, elle en est persuadée maintenant : *prise de courant* peut renvoyer à *prise en courant* et dans un château, il s'est certainement passé des choses pas très jolies... *Prise* pourrait – par imaginaire interposé – renvoyer à l'expression populaire vulgaire, il faut bien qu'Elvire se l'avoue – qui ramène à la sexualité, voire à la grossesse... Comme si une femme c'était une chienne... *Prise en courant* peut donc pousser l'analyse jusqu'au terme *viol*. Son raisonnement étonne tout de même Elvire qui n'a jamais été violée... Dieu soit loué ! D'ailleurs, ces violeurs, s'il ne tenait qu'à elle, ne s'en tireraient pas aussi facilement que dans la société française qui, quoi qu'il arrive, trouve toujours des circonstances atténuantes à ces horribles pervers. La perversion : voilà un sujet qui appartient au registre du champ psychanalytique, se dit Elvire. Mais, se questionne-t-elle, ces pervers violeurs fréquentent-ils réellement les psychanalystes ? Elle n'a pas la réponse, ce qui ne l'ennuie pas le moins du monde car elle veut absolument faire l'exégèse de son rêve qu'elle sent capital. Il n'y a pas, selon Elvire, que de la perversion sexuelle. Si elle prend le cas de Théodore, elle sait que c'est un pervers alors qu'elle ne l'imagine pas du tout dériver de façon fétichiste ou pédophile. N'empêche, se ressaisit-elle, qu'il est du genre voyeuriste. Peut-être pas au sens où Freud l'entendait mais Elvire pourrait largement démontrer, à son propre psy par exemple, de quelles multiples façons l'ignoble individu s'infiltre chez elle par le trou de la serrure. C'est une métaphore certes mais Elvire n'a aucune confiance en Théodore, ce qui n'est pas nouveau, reconnaît-elle... Ces digressions l'éloignent considérablement de ce rêve de prises de courant. Elvire s'en agace, ne touche pas ses tartines qui commencent d'ailleurs à défraîchir en cette chaude matinée du mois de mai... Le thé est froid, elle ne le boira pas, comme quand elle est malade pense-t-elle... Des prises de courant dans un carton qui se trouve dans le château de Boussac dans *la Creuse* ? Elle isole mentalement *Boussac* puisque son inconscient lui suggère de *creuser là* : de la *boue* dans un *sac*. Brrr, frémit Elvire, ça fait penser à une histoire criminelle... Elle abandonne vite cette piste. Le plus simple, c'est certainement qu'elle imagine les prises de courant de son domicile que la femme de ménage

ne nettoie jamais ! À voir plus tard avec elle d'ailleurs... Mais là, ce n'est pas le moment. Elle se fixe sur les prises de courant près de son ordinateur. Elle reconnaît que cet amas de fils électriques sur le sol, qui ont pourtant tous leur fonction, n'est pas très esthétique mais comment pourrait-on faire aujourd'hui sans téléphone ? Impensable, se rassure-t-elle, oubliant dès lors l'entrelacement des câbles. Elle se lève et se dirige vers son ordinateur qui lui signale qu'il n'y a pas de connexion Internet pour le moment... Elvire sent une colère sourde monter en elle. Elle se calme et en conclut que ce n'est pas Internet qui va lui décoder son rêve. Des prises de courant dans une vieille bâtisse, ce ne doit quand même pas être sorcier à comprendre, se reprend-elle. Elle décide de passer par la forme de ces objets : ronds avec des trous... S'impose à Elvire – elle ne sait vraiment pas pourquoi – un crâne humain très, très vieux, au point qu'il ne lui fasse pas peur en imagination. Pour crâner, s'il y en a un qui crâne, c'est bien le Tartuffe, ricane-t-elle intérieurement. Pas plus tard qu'hier soir, se remémore-t-elle, à table, une demi-heure de son monologue à subir sur le film « Le dîner de cons »... Elvire s'effondre, elle a envie de pleurer soudain comme une gamine très malheureuse et incomprise. Elle pleure, elle a envie de hurler que Théodore les prend vraiment – son mari et elle – pour des cons. Maintenant, il en arrive même à les insulter chez eux avec ce type de lien grossier et suffisamment explicite. *Prises de courant* ? Ne parle-t-on pas de *prise* au cinéma ? *Prise I, Prise II*... Toujours le cinéma de Théodore qui la harcèle. Même si elle partait en courant, elle est sûre qu'il la rattraperait. Pourtant, toutes les solutions sont logées dans ce rêve. Il faut qu'Elvire parvienne à l'analyser : quitter son mari ? Non, Tartuffe serait trop content, il n'attend que ça ! *Prises de courant* ? Un autre *courant*, réfléchit-elle ? La petite Creuse s'écoule tranquillement à Boussac... Cette rivière fait le charme – entre autres – de cette jolie bourgade. La Creuse, selon où elle se trouve, peut donner à voir des *courants* assez animés. Rien à voir avec son rêve. Elvire enrage. *Prises de courant* ? *Courant* peut se décomposer aussi en *rang court* : *mauvaise lignée* à rattacher au château mais *lignée* renvoie aussi à *ligne* et à *pêche*. *Pêche*, c'est le fruit mais le *péché*, c'est aussi la faute. *Que celui qui n'a jamais pêché...*, se dit instinctivement Elvire... Ce qui voudrait donc signifier que ses perversions à elle consistent à aller systématiquement voir la paille dans l'œil de Théodore. Elle ne se sent pas fière à cet instant. *Prises de courant* ? Elle n'est pas très douée en physique et encore moins en électricité mais Elvire se dit que le courant passe si il y a un pôle *plus* et un pôle *moins*. Elle accepte à cette seconde que c'est dans l'altérité que l'être humain avance. D'accord, mais pourquoi des prises de courant dans ce château de Boussac ? Quand elle était petite il y avait, croit-elle se souvenir, les tissus Boussac. *Tisser* la conduit à *Pénélope*. Elle tente *Pénélope Cruz* qu'elle relie dans son autoanalyse à *Almodovar*, grand metteur en scène qui traite souvent dans ses films du domaine des perversions. Finalement, *Cruz* et *Creuse*, voici deux termes pas si éloignés que ça phonétiquement, constate Elvire, un peu soulagée à ce point précis de sa réflexion. L'actrice l'amène à *Espagne*. *Pagne* l'amène à son tour du côté de la sexualité cachée. C'est vrai que ça ne va plus du tout avec Odon de ce côté-là depuis quelque temps. *Prise en courant* la renvoie maintenant du côté d'une sexualité rapide. Pourtant, Odon n'a jamais été un éjaculateur précoce. Mais, dans le quotidien, il est *speed*. *Speedy Gonzalès* ? Toujours l'*Espagne*... *Laisse le pagne*... Elvire vient de réaliser qu'elle ne veut jamais faire l'amour avec la lumière éclairée. Odon le lui reproche tout le temps d'ailleurs. Son exégèse est faite, incontournable : si elle veut sauver son couple – et là, s'avoue-t-elle, rien à voir avec Théodore –, désormais elle devra laisser la lumière allumée, c'est-à-dire les appliques qui sont au mur, de chaque côté du lit. C'est bien ce que son inconscient lui suggère : *Applique* !



## Le complexe d'Elmire

### Chapitre XVII

#### Quantum d'affect

Jeudi 21 mai. Curieux se dit Elvire, en se rendant chez son psy, que la lettre « Q » suive la lettre « P » dans l'alphabet. Ce qui entraîne *PQ* : *papier cul* ! C'est vrai qu'elle a l'âme légère depuis qu'elle accepte de faire l'amour la lumière éclairée. Odon n'en revient pas ! Mais de là à arriver à s'autoriser des expressions telles que papier cul, elle s'en étonne, d'autant qu'elle n'en voit pas vraiment l'utilité. Papier hygiénique est un peu moins vulgaire. Tout à coup, Elvire entend crisser des pneus sur le bitume. Oh, là, là ! L'inconscient se trouve décidément très libéré car si elle se met à décomposer le terme *bitume* : à tous les coups, elle va rougir. D'ailleurs, elle reconnaît qu'il s'avère difficile pour elle de parler sexualité avec *Freud-bis*. Elle ne lui racontera jamais l'histoire du rêve des prises de courant. N'a-t-elle pas tout bien analysé ? Sans compter, encore une fois, que son Odon est en grande forme depuis qu'elle n'éteint pas la lumière pour s'envoyer en l'air. Ça rime, s'amuse-t-elle... Tout à l'heure, à la paroisse, elle a trouvé Monsieur le Curé *pas dans son assiette*. Maintenant qu'elle sait et qu'elle a pu constater par elle-même que les inconscients communiquent, elle se demande si l'homme d'église ne sent pas qu'elle est en train de s'éveiller complètement aux plaisirs variés et quelque peu débridés des rapports sexuels... D'un autre côté, ça ne le regarde pas vraiment, se rassure-t-elle : n'est-elle pas mariée ? De fait, Odon et sa femme – c'est-à-dire elle, Elvire – pratiquent encore bien ce qu'ils veulent, quand ils veulent, dans leur chambre à coucher ! Ce serait avec un amant, elle comprendrait qu'on la juge mais, dans son cas, il n'y a pas de quoi *fouetter un chat* ! Cette métaphore l'amène à penser aux jeux sado-masochistes. Elle se souvient du superbe film « Belle de jour » avec Catherine Deneuve... Le scénario, pour l'époque – 1967 croit-elle se souvenir – était osé. Elvire avait découvert dans ce même film, précisément, que les fouets et autres scénettes perverses existaient... Maintenant, on appelle ça les jeux *SM*... Elle en arrive à trouver étonnant que les gens passent leur temps à s'adresser des *SMS*, d'autant qu'elle sait que la lettre « S » renvoie au serpent, attribut phallique par excellence... Quant à Internet, cet outil de tous les dangers – pour les jeunes et les moins jeunes – analyse-t-elle sérieusement, il offre la possibilité de son côté de communiquer par *MSN* : *Aime « S » haine*, réfléchit-elle en butant sur un pavé relevé par les racines d'un arbre, ou – et pourquoi pas ? – *Messe haine*... Elvire arrive chez le psy avec une moue plus que dubitative. Tant mieux, personne dans la salle d'attente. D'ailleurs, *Freud-bis* vient la chercher. Elle n'a même pas eu le temps de s'asseoir. À tous les coups, il a un train à prendre, se moque Elvire en silence... Elle s'assied face à lui, après qu'il l'y ait invitée... Elle met l'argent sur le bureau qui brille plus qu'à l'accoutumé – le bureau, pas l'argent, ricane-t-elle intérieurement... Il ne lui dit pas merci. Comme d'hab ! Eh bien, qu'il commence... Il démarre l'entretien par un sujet d'une banalité à pleurer en demandant à son analysante si la température estivale ne la dérange pas ! Ça sent la lassitude chez le psy et vu le montant de ses honoraires, Elvire sent qu'elle est déjà en transfert négatif... Elle lui répond du tac au tac qu'elle est née au soleil et qu'enfin, elle est enchantée que le *soleil* soit au rendez-vous ! *Scansion*, lui dit le psy en expliquant que l'homme – le soleil dans le transfert, précise-t-il savamment – a pris enfin la place du *Nom-du-Père*... Il ajoute les liens faits par déplacement sur Monsieur le Curé et les interdits de l'Église, notamment en matière de sexualité. Puis il passe par Louis XIV – le Roi Soleil, grand consommateur de femmes –, en faisant un petit détour par Râ et les Égyptiens... C'est avec une honnêteté toute *elvirienne* que l'analysante abrégait de façon héroïque en avouant à *Freud-bis* que, depuis peu, elle accepte de faire l'amour avec la lumière éclairée...

## Le complexe d'Elmire

### Chapitre XVIII

#### Réparation

Jeudi 28 mai. Il pleut. Il a plu toute la nuit. Il pleut encore. C'est toujours quand elle a des tas de choses à faire à l'extérieur qu'il fait un temps de cochon, se lamente Elvire. Il fait froid en plus... Ça lui donnerait presque envie de ressortir le sapin de Noël et de l'installer dans le salon pour le décorer, rage-t-elle ! Elvire n'aime pas quand elle devient excessive. Elle va aller prendre un bain bien chaud, parfumé aux huiles essentielles. Pour se calmer et se réchauffer. Elle ouvre les robinets de la baignoire : pas d'eau ! Elle se dirige vers la vasque : pas d'eau ! Le bidet : pas d'eau ! L'horreur pour Elvire qui, en plus, voulait se laver les cheveux. Comme tous les jeudis... Elle remet son peignoir et se précipite pour joindre Odon au téléphone. Il ne répond pas. C'est vrai qu'il avait un rendez-vous important. Pas question de lui laisser le moindre message, ça le perturberait. Elle cherche à joindre un plombier : tous indisponibles ! Sa fille ? Elle ne comprend rien au bricolage... Reste... Non, quand même pas ! Reste... Non, non et non ! Elle n'appellera pas à son secours Théodore, ce très vilain Tartuffe. Encore qu'il lui en fait tellement voir qu'elle pourrait l'utiliser, juste histoire d'inverser la tendance... Non, l'abominable s'incrusterait davantage encore. Elvire se précipite dans la cuisine. Les robinets refusent de couler. Elle ne va quand même pas faire sa toilette avec de l'eau minérale... Certainement pas quand on sait que dans certains coins de l'Afrique, l'eau – et bien sûr davantage encore l'eau potable – manquent... Sa petite voix, celle qu'elle appelle la tentatrice, lui suggère à nouveau de téléphoner à Théodore... Non, sûrement pas ! Elle préfère encore aller à l'église, et chez le psy, pas lavée... Enfin, elle préférerait... De toute façon, elle sait très bien qu'elle ne peut pas se présenter devant Dieu, dans Sa Maison, sans être lavée au propre... Tout d'un coup, Elvire se dit qu'elle perd son temps à raisonner de la sorte. Il lui faut être efficace. Pourquoi cette coupure d'eau ? Rien n'avait été signalé à ce sujet par la ville. *Pas d'eau*, réfléchit Elvire. En structure inversée, on peut entendre *dopa* : quand elle était petite, sa mère lui achetait le shampoing de la marque « Dop ». D'accord, il y a un petit lien mais un petit lien de rien du tout et toujours pas d'eau qui jaillisse du mélangeur. Pourtant, les choses semblent s'agiter : un bruit glougloutant se fait entendre dans la tuyauterie. Qui s'arrête tout aussi net... Elvire sent le désespoir monter en elle. Sa petite voix intérieure, plus mielleuse, plus aguicheuse que tout à l'heure, lui repropose les services de Théodore... Non, plutôt sentir mauvais ! Elle se reprend immédiatement en se disant que ce manque d'eau lui fait imaginer n'importe quoi. *Pas d'eau ? Pas d'eau ?* Un élément lui revient : sa famille lui a souvent raconté que lorsqu'elle a commencé à parler et qu'elle faisait une bêtise pour laquelle les adultes lui demandaient de s'excuser, n'arrivant pas à prononcer le « R » de *pardon*, elle disait *padon*, soit *pas* de *don*... Rien à voir, fulmine Elvire. Pour la troisième fois, la petite voix lui assène l'idée de téléphoner à Théodore qui n'est certes pas écrasé de travail. Elle s'y refuse obstinément mais pourtant pas totalement sur l'instant. Elle se dit que le prénom de son grand ennemi va peut-être lui livrer la solution. *Théodore* : spontanément, s'impose à Elvire *thé*, suivi de *eau*, puis de *dort*. Elle essaie d'associer ces trois propositions phonétiques : *l'eau du thé dort*. Elle sent à nouveau la colère gronder en elle car l'interprétation pertinente ne vient pas. Elle s'assied sur la chaise de la cuisine, celle qu'elle préfère, face à la grande fenêtre qui donne sur le jardin, continuant son autoanalyse : *dort thé l'eau*. Elvire trouve que son inconscient se moque carrément d'elle maintenant. Théodore repasse en imagination. Elle se dit qu'il lui met une de ces pressions au quotidien celui-là ! Pression dont elle se passerait volontiers... Elle réalise toutefois qu'on parle de *pression* de l'eau... Elvire sait qu'elle approche de la compréhension refoulée, masquée... Elle continue : Théodore... *Dort l'eau thé*... Mais oui, *dorloter*... Dorloter Théodore ? D'accord, dit-elle au Seigneur en pensées, en Lui demandant à la fois de la pardonner – mais à condition que l'eau revienne... Les canalisations émettent soudain un bruit rassurant. Le miracle aurait-il lieu, ici, à la minute, se dit fébrilement Elvire

qui n'ose plus bouger ? Le bruit de l'eau semble se faire plus évident, plus présent. Elle se lève méticuleusement et se dirige vers la robinetterie qu'elle actionne sans trop y croire. Quelques gouttelettes envoyées par jets mouillent son visage et son peignoir. Le bruit devient celui d'une machine qui a beaucoup attendu pour se remettre en marche. Un filet d'eau couleur de rouille s'échappe du robinet. Au bout de quelques instants, une eau claire et limpide coule à volonté... Elvire pleure...

## Le complexe d'Elmire

### Chapitre XIX

#### Surinvestissement

Jeudi 4 juin. Le psy est en train de partir dans une de ses tirades favorites qui ont l'art de faire perdre le fil, constate amèrement Elvire. Tout ça parce qu'elle a eu le malheur – oui, oui ! – de lui dire en début de séance qu'elle a vu à la télévision, la veille, une émission sur le titre de psychothérapeute remis en question. Elle trouve qu'*il se la joue supposé-savoir...* et qu'il ne comprenne pas qu'elle ne lui a pas demandé de lui faire un cours, c'est tout de même terriblement narcissique de sa part. D'accord, c'est un peu sa partie mais il dépasse les limites. D'ailleurs, elle ne l'écoute plus vraiment, tout en réalisant qu'elle ferait mieux de l'écouter car elle a payé sa consultation qu'il ne se gênera pas d'encaisser malgré son monologue. Tiens, elle va jouer au psy : elle isole au hasard – enfin façon de « penser » – un mot que *Freud-bis* prononce : « Voilà », conclut-il ! Elvire est interloquée : *Vois là...* Sauf qu'elle n'a rien écouté ! Une seule solution s'impose à elle : faire silence. Elle se tait. Lui aussi. Puis elle s'entend bredouiller que, de toute façon, cette histoire de titre de psychothérapeute ne la concerne pas. La réponse lapidaire de *l'homme au divan* ne se fait pas attendre. Basiquement, de manière puérile, infantile, juge Elvire, il lui rappelle que ce n'est quand même pas par pure coïncidence ou simple fatigue qu'elle a lancé ce sujet. Il ajoute qu'*il lui parle...* Elvire reste collée au fauteuil (du cuir qui tient chaud ! Encore un sujet de mécontentement possible, à mettre dans un coin de son inconscient, se défend-elle de façon anticipatoire). Le psy pourrait être plus clair ! Il est ambivalent. *Il lui parle* : le sujet du titre de psychothérapeute ou le psychanalyste qu'elle a en face d'elle ? Quoi qu'il en soit, *elle ne l'a pas écouté*. Tiens, se ravise-t-elle rapidement, est-ce à dire que je n'ai pas écouté *Freud-bis* sur une interprétation préalable, combien même serait-elle ancienne, et que l'inconscient de *l'homme au divan* l'a deviné ? Elle s'en moque, ne parle plus, lui non plus... Mais elle a payé ! Il ne faut pas qu'elle oublie qu'avec l'argent de ses séances hebdomadaires, elle pourrait s'en acheter des choses qui lui feraient plaisir... Énervée, elle continue en osant demander à *l'homme de l'art* si les séances de psychothérapie sont moins *chères* que les séances de psychanalyse... La réponse du psy tombe comme un couperet : il la *scansionne* sur « chères » pour amener l'interprétation jusqu'à « chaire » et à Monsieur le Curé. Elvire est « aux anges » – tout à coup – grâce à ce que lui livre l'explication : elle continue inconsciemment à se détacher des interdits psychorigides de l'Église et autres *mea-culpa*. Décidément, songe-t-elle ravie, l'histoire de la lumière éclairée lors du « devoir conjugal » (ça résiste un peu encore toutefois, s'avoue-t-elle en pensant à cette expression maladroite de « devoir conjugal ») a levé bien des résistances...

## Le complexe d'Elmire

### Chapitre XX

#### Thanatos

Jeudi 11 juin. Elvire n'a pas voulu faire un *acte manqué*. Malgré son induration sur sa mâchoire inférieure gauche et ses douleurs d'oreille, elle n'a pas annulé sa séance d'analyse. Par contre, elle n'est pas allée à la paroisse et n'a pas prévenu Monsieur le Curé... Ce qui est surprenant, dit-elle à son psychanalyste, c'est que c'est bien une des rares fois où elle n'a pas respecté son engagement religieux hebdomadaire sans prévenir l'homme d'Église. Et ce, sans culpabilité aucune... *L'homme au divan* laisse passer... Elvire poursuit en se plaignant de la difficulté à obtenir rapidement un rendez-vous chez le dentiste. Elle ajoute qu'il s'agit d'un métier où l'argent « coule » facilement. Le psy lui rappelle que cette profession requiert compétences, savoir-faire et sens des responsabilités. L'analysante rétorque du tac au tac qu'il y en a beaucoup d'autres qui nécessitent les mêmes qualités et qui génèrent beaucoup moins de bénéfices... Elle complète par une *association libre* très développée sur les chercheurs scientifiques, jusqu'à citer Pierre et Marie Curie qui, selon Elvire, ne devaient pas avoir de parc immobilier tel que certains dentistes qu'elle connaît bien ! Le psy lui répond que l'argent ne résout pas tout... Elvire est furieuse, se disant que *Freud-bis* n'est sûrement pas à la soupe populaire à voir la fréquentation de sa salle d'attente... Et ses retards... Mais ça, c'est une autre histoire, constate-t-elle. Si l'argent, effectivement, ne résout pas tout, c'est un moyen bien pratique, ajoute-t-elle maintenant sur un ton se voulant convainquant. À la réponse du psy, Elvire sent monter en elle une colère énorme, surtout lorsqu'en détachant calmement ses syllabes, il lui assène qu'encore faut-il en faire bon usage... Décidément, il cherche à la réduire à cet instant, à la prendre pour une gamine. La colère est toujours là, prête à jaillir, même si Elvire sait pertinemment que le psychanalyste n'a pu lui donner cette réponse qu'en s'étayant sur une ambivalence langagière proposée par son propre inconscient à elle... Elle ne se laissera pas faire. Elle expulse brutalement que tout cela est bien subjectif... « Bon usage », « Bon usage »... On n'est quand même pas à l'église ici, vocifère-t-elle... Le psy est d'accord sur le principe, tout en lui rétorquant que si l'on prend comme exemple certaines célébrités qui sont à l'abri du besoin et qui vivent dans de superbes endroits, ça ne les empêche pas de se détruire... Elvire pense que *Freud-bis* doit lire la presse *people* et que s'il continue, il deviendra de plus en plus superficiel. Il y a quand même des célébrités équilibrées, enchaîne-t-elle de plus en plus hors d'elle... Qui choisissent souvent de vivre cloîtrées, ironise *l'homme au divan*... Elle se souvient à ce moment précis que Théodore avait raconté, lors d'un énième repas où il s'était invité, que Sœur Dominique – rendue célèbre par sa chanson – avait été exploitée par les religieuses... Aussi avait-elle quitté son ordre pour vivre une passion avec son amie – car elle était homosexuelle – et finir par se suicider. Elle expose cette douloureuse histoire au psy qui lui re-souligne qu'il maintient que l'argent a aussi sa face cachée... Elvire n'en peut plus et, en haussant la voix, lui rétorque qu'heureusement qu'il n'y a pas de clochard dans la pièce car, s'il entendait ce type de raisonnement, il serait furieux... Le psy ne relève pas... Elvire a du mal à se calmer... Sa douleur dentaire se réveille mais elle ne se plaindra pas à cet interlocuteur borné... D'abord, a-t-elle vraiment besoin de lui ? Il n'est ni son mari, ni dentiste. Et c'est d'un dentiste dont elle aurait besoin à l'instant « t »... Elle décide de changer habilement de sujet de conversation. Lui échappe ainsi que communiquer n'est décidément pas facile sur des thèmes aussi *chauds* que ceux qui touchent les médias... La *scansion* se fait sur *chauds*... *Show*... L'interprétation sur *langue étrangère*, la *rage de dent* étant là pour *montrer* à Elvire que sa *rage dedans* repose douloureusement sur une résistance à accepter la parole de l'homme, donc du père fantasmatique... Elvire est d'accord, ajoutant dans une superbe abréaction qu'elle est souvent en colère après Dieu et qu'elle en souffre... Le psychanalyste lui propose de commencer la prochaine séance sur cette induction... si elle en a le désir, bien entendu...

## Le complexe d'Elmire

### Chapitre XXI

#### Union - Désunion (des pulsions)

Jeudi 18 juin. Elvire se réveille en pensant à *Freud-bis*. Il lui a proposé, lors de sa dernière séance, de commencer par sa relation au Seigneur. À Dieu, plus exactement... *À Dieu...* *Adieu...* Elvire se dit qu'elle voit venir les choses : cinq minutes d'entretien et *scansion* sur *Adieu*. Et puis quoi encore ? À 57 euros la consultation, c'est trop facile ! De toute façon, Monsieur le Curé fait parfaitement l'affaire lorsqu'il s'agit de spiritualité... D'ailleurs, lorsqu'elle aura terminé son analyse, elle consacra le temps de ses séances à la paroisse, décide catégoriquement à cet instant Elvire. Que son psy n'imagine du reste pas une seule seconde qu'elle va finir sa vie en face-à-face avec lui ! Ce n'est pas parce qu'il est toujours satisfait du travail effectué qu'elle est contente, elle – Elvire –, de voir *l'homme au divan* toutes les semaines. Monsieur le Curé, c'est différent. D'abord, c'est gratuit ! Enfin, presque, se ravise Elvire, car elle fait des dons réguliers, très réguliers même, reconnaît-elle... un peu amèrement... Mais c'est elle qui le décide. Alors que chez le psy, c'est lui qui impose « l'acte-symbolique-du-paiement », comme il aime à le rappeler, interprète ironiquement Elvire. De fait, quant à lui parler de sa relation à Dieu, si il ne l'a pas encore comprise après toutes ces années passées dans son bureau, c'est son histoire. Décidément, Elvire se jure de ne pas commencer sa séance en parlant du Seigneur. Le téléphone sonne... C'est justement Monsieur le Curé, au bout du fil, qui annonce à Elvire qu'il ne sera pas là cet après-midi... Un impondérable, rajoute-t-il inutilement, pense-t-elle. Mais elle s'entend lui répondre que ça n'a pas d'importance, ils se verront à la messe dimanche de toute façon... Elvire brûle de rajouter « dimanche, s'il n'y a pas d'impondérable, bien sûr... » ! Mais ce serait grossier et mal venu. Et surtout mal vécu par le prêtre. Elvire réalise qu'elle aura un « trou » dans son emploi du temps d'aujourd'hui avant de se rendre chez *Freud-bis*... Ce qui la laisse interrogative. Le téléphone sonne à nouveau. S'affiche le nom de Théodore. Elle ne répond pas. Et toc !, se dit-elle très fière de cette nouvelle attitude... Peut-être est-ce en lien avec l'annulation de Monsieur le Curé ? Peu importe, aucune culpabilité ne vient perturber l'humeur d'Elvire. Si elle ne voit pas le Père Raoul, ce n'est pas pour écouter les *jérémiades* de son Tartuffe détesté ! Et re-toc !, se rassure-t-elle... Tout à coup, Elvire ne se sent pas très bien... Elle éprouve le besoin de s'asseoir : elle n'a jamais verbalisé à son psy que Monsieur le Curé se prénomme comme son père, c'est-à-dire son géniteur...

## Le complexe d'Elmire

### Chapitre XXII

#### Viscosité de la libido

Jeudi 25 juin. Face à son psychanalyste, Elvire se demande pourquoi elle ne lui a jamais précisé que Monsieur le Curé et son père avaient en commun ce prénom de Raoul... Elle poursuit son monologue en insistant sur le fait qu'elle n'aime pas du tout ce prénom... Alors qu'elle constate que si elle trouve le prénom de René un peu démodé – que d'aucuns taxent certainement d'ingrat à porter –, *elle aime René*. Le psy stoppe immédiatement la séance sur cette expression en lui précisant deux choses, fondamentales selon l'analysante : tout d'abord, *Freud-bis* lui signifie qu'elle sort du magma filial, s'inscrivant davantage encore dans une position libidinale *vrai-self* avec cette perspective de *renaissance* (René → « *Renais* », lui suggère son inconscient sur cette ambivalence langagière...) et puis, *l'homme au divan* interprète brillamment (oui, oui pense Elvire) que dans son héritage transgénérationnel à elle, il y a dû avoir un *René enfant de remplacement*... Elvire sent une émotion l'envahir... A-t-elle seulement raconté à son psy, lors de l'entretien préliminaire, que son cher mari était une sorte d'enfant de remplacement ? Odon, effectivement, est en réalité le second de la fratrie car avant sa naissance, ses parents avaient eu un petit garçon décédé à l'âge de 4 ans, emporté par une tumeur cérébrale brutale. Odon avait 3 ans et, aux dires de la belle-mère d'Elvire, Odon enfant réclamait beaucoup son frère disparu... Elvire comprend soudain pourquoi son époux a développé cette amitié solide avec Théodore : *Théo-dort*... Elle demande à son psy si elle est dans la bonne direction : Odon est resté inconsciemment fixé à cette période douloureuse de sa vie où il a cru que son grand frère dormait pour toujours alors qu'il était mort. Le psychanalyste est tout à fait d'accord avec cette analyse, lui rajoutant qu'on ne choisit pas son entourage par hasard, quel qu'il soit, citant – pour conclure – Sigmund Freud : *Les névroses s'attirent et se complètent*... Elvire ressent maintenant une joie immense la submerger : elle ne verra plus jamais Théodore comme un Tartuffe... Elle se le promet.

## Le complexe d'Elmire

### Chapitre XXIII

#### Witz

Jeudi 2 juillet. Elvire vient de quitter le cabinet de son psychanalyste l'humeur joyeuse. La séance s'est bien passée car elle a compris que la colère contre tout interlocuteur n'est jamais qu'une colère contre soi. Elle le savait mais, là, elle l'a senti corporellement... D'ailleurs, elle apprécie la légèreté qui l'accompagne. Arrivée devant la paroisse, quelques personnes regroupées attendent visiblement l'heure d'un enterrement.... Il fait horriblement chaud et les tenues endeuillées donnent l'impression que le thermomètre grimpe davantage encore, pense Elvire. Elle se ravise à ce stade de ses cogitations en supposant qu'elle est peut-être la seule à imaginer que le noir – la couleur – fait monter le *mercure* par un jeu d'illusion. *Mercure ?* La bonne aubaine sourit intérieurement Elvire : *Envoyer sa mère en cure !* Elvire a bien du mal à retenir un éclat de rire, se disant en parallèle, qu'avec sa génitrice, le psy aurait du fil à retordre ! En revanche, elle constate que sa mère s'habille toujours en noir... Elle ne peut supposer un seul instant que cette sainte femme ait pu un jour être amoureuse d'un homme de couleur. D'autant qu'à y regarder de plus près, sa mère est plutôt du genre raciste. Quoi qu'il en soit, elle ne va quand même pas psychanalyser celle qui l'a mise au monde ! Déjà parce que ça ne se fait pas et puis, surtout, parce qu'elle n'en a pas la compétence. Quant à réfléchir en cette torride journée d'été à la mort, certainement pas ! Elvire a de plus en plus envie de rire : un homme passe sur sa bicyclette, elle le trouve un peu ridicule – Une femme pousse un enfant dans une poussette, elle trouve que l'enfant a déjà une tête d'affreux jojo ! Tant pis si le Seigneur n'est pas content. Mais pour une fois qu'elle a envie de rire, de s'amuser, elle ne retiendra pas ses pulsions ! Arrivée devant chez elle, un Africain, accompagné de celle qui pourrait être son épouse, lui demande où se trouve la rue *des Loges*. En guise de réponse, Elvire étouffe un sourire, se ressaisit au bout de quelques instants, lui indique tant bien que mal la direction et après les remerciements d'usage et le couple éloigné, pouffe quasiment de rire nerveusement. Elvire se le reproche mais son fou rire redouble. Elle a bien vu qu'il y avait un lien entre le deuil, le noir et la race africaine mais elle ne comprend pas ce qui la conduit à perdre le contrôle d'elle-même au point d'en être quasiment grossière et irrespectueuse vis-à-vis de cet étranger. C'est étrange, d'ailleurs se dit-elle... En ouvrant sa porte, son chat Titus est dans l'entrée et il est vrai qu'il a un pelage noir ! Elle n'éprouve pas le besoin de rire, ce qui la laisse interrogative... Titus reste imperturbable mais Elvire le sait sauvage. Tout comme elle se dit que son chat n'est pas là par hasard à cette seconde. Rapidement, elle décide de mettre en place une structure inversée : elle transforme *le chat* en *châle*. Sa grand'mère maternelle, Jeanne, avait souvent un châle noir sur ses épaules qu'elle avait tricoté elle-même. Jeanne avait perdu son père à la guerre et n'avait plus jamais quitté la couleur noire. Elle avait opté pour vivre au nom du deuil. Autrement dit, survivre. Il y avait longtemps qu'elle n'avait pas pensé à Jeanne... Jeanne était une mamy sévère mais Elvire reconnaît qu'elle a fait siens un grand nombre de ses principes. Ne serait-ce que tous ceux qui touchent à la bienséance. Cette dame ne badinait pas avec la politesse et finalement, elle avait raison. Elvire se souvient que sa grand'mère avait l'art du cadeau. À son entrée en sixième, elle lui avait offert une petite trousse de couture en tapisserie d'Aubusson qu'elle a toujours gardée. Elle lui a appris le *point de croix*. *Point de croix* : Elvire est ravie – décidément, quelle belle journée ! – d'authentifier qu'elle ne porte plus sa croix... Elle constate également que voici plusieurs mois qu'elle ne met plus la petite croix qui lui avait été offerte pour sa première communion... Belle abréaction, se félicite Elvire qui se dirige dans la cuisine pour se laver les mains car Elvire a ce réflexe. Elle se lave les mains dans la cuisine quand elle rentre chez elle. L'évier n'est pas net puisqu'on peut y deviner les traces des *pattes* de Titus. Il a dû avoir soif, pourtant il avait de l'eau à disposition dans son récipient, vérifie tout de même Elvire... Elle fera des *pâtes* ce soir, s'amuse-t-elle maintenant... C'est bon les pâtes et pas fatigant à cuisiner... Lui vient soudainement l'expression *mener une vie de patachon*... Ce n'est pas dans sa nature à elle et ça ne l'intéresse pas du tout de mener une vie dissolue ou de critiquer



des individus qui brûlent la chandelle par tous les bouts... Elvire *allume* la radio : il s'agit visiblement d'une émission humoristique où les mots d'esprit fusent dans tous les sens. Elle n'en revient pas : tout à l'heure, lors de sa séance de psychanalyse, *Freud-bis* lui a parlé des travaux de Freud sur *les mots d'esprit* dont il lui a précisé qu'en jargon professionnel, on appelle ça *Witz*... Elvire ne croit pas à cette coïncidence et continue à écouter attentivement le contenu de cette émission. Elle reconnaît la personnalité de Raymond Devos dans un de ses célèbres sketches quand entre Odon qui lui demande ce qu'elle fait. Elvire répond dans un lapsus qu'elle écoute *Dévo*t... Son mari ne saisit pas le lapsus et lui demande de quelle émission religieuse il s'agit. Elvire éclate de rire en réalisant son lapsus et précise qu'un sketch de Devos est sur les ondes. Odon acquiesce et repart de la pièce, tout à ses pensées. Comme d'habitude, soupire Elvire qui s'empresse d'*éteindre* la radio. Mais elle pense à ce même instant qu'elle doit aller se faire faire une mammographie, c'est-à-dire une radio des « saints », éclate-t-elle de rire...

## Le complexe d'Elmire

### Chapitre XXIV

#### Xanthippe

Jeudi 9 juillet. *Freud-bis* a sûrement fait exprès de mettre la *clim* à fond, pense Elvire. Elle se dit qu'elle en a assez de ces espèces d'*hystérisations* qu'il utilise pour mieux la faire parler ! On n'est pas chez le psychothérapeute dont la profession – elle le sait – consiste à suggérer ! Eh bien, une fois encore, elle fera semblant... De ne pas avoir froid... Elle ne veut surtout pas entrer dans le jeu libidinal du psychanalyste. Stoïque, pourtant sans la moindre plainte, Elvire a l'impression de manquer d'imagination. Elle voudrait briser ce silence car l'acte-symbolique-du-paiement *trône* devant elle... Enfin, c'est ainsi qu'elle envisage les choses ici même. Toujours est-il que *trône* la pousse à raconter à l'*homme au divan* qu'elle a toujours été intriguée par un certain discours de Platon, le philosophe. Il parle de façon négative de Xanthippe, la femme légitime de Socrate qu'il décrit – l'épouse – comme odieuse, acariâtre, mais Platon de chercher à expliquer que cet horrible personnage n'a pas été confié à l'époux pour rien : c'est ainsi que Socrate a pu développer patience et persévérance... Elvire se lance alors dans une explication sur le temps : Vème siècle avant Jésus-Christ pour Socrate et avec le Christ et le miracle du mendiant aveugle, un peu le même scénario, se plaît à ajouter l'analysante : effectivement, quand le Fils de Dieu est questionné sur cette sorte d'injustice qui concerne l'anomalie congénitale du mendiant aveugle, Il répond que ni les parents du handicapé ni le handicapé ne sont responsables du fait qu'il ne voie pas... Ce handicap n'est là que pour que le Seigneur exprime Sa Manifestation... Elvire est heureuse de ce lien et, pour la première fois, s'entend avouer à son psy qu'elle est fière d'elle ! Bien sûr, il ne souligne rien... Ce qui ne la décourage pas pour autant. Après avoir repris le binôme philosophie/spiritualité, l'analysante s'entend expulser qu'elle devient, elle aussi, *patiente*... C'est elle qui *s'auto-scansionne*. Elle n'a plus besoin d'interprétation maintenant, reconnaît-elle... Elle saisit alors que *s'entendre* et *comprendre* sont indissociables d'une réelle individuation.

## Le complexe d'Elmire

### Chapitre XXV

#### Young (Edward)

Jeudi 16 juillet. Elvire se sent ravie d'avoir relu « Les Nuits » du célèbre poète anglais Young. Edward de son prénom. Elle croit se souvenir qu'il est né au XVII<sup>ème</sup> siècle. Poussée par son inconscient, elle vérifie sur Internet. Effectivement, naissance en 1683, décès en 1765. Alors qu'elle a tant de choses à faire, elle continue ses recherches jusqu'au moment où son attention se fixe sur un autre *Young* : Brigham Young plus exactement. Ce chef religieux, né en Amérique en 1801, dirigeait la secte des mormons dans l'Utah. Aucun lien apparent avec son poète chéri, songe Elvire qui se met à réfléchir aux membres de cette secte : certes, ils sont chrétiens mais polygames ! Très peu pour moi, se rassure-t-elle ! La chrétienté, elle est d'accord mais quant à la polygamie, certainement pas ! C'est la porte ouverte à tout et n'importe quoi, renchérit-elle pratiquement à haute voix. Elle préfère se laisser aller du côté de *Jung*, le grand psychanalyste qui lui, au moins, ne devait pas badiner avec les interdits et autres transgressions... C'est ce qu'Elvire aime dans la discipline freudienne : les limites, l'ordre, la loi... Un peu comme chez Monsieur le Curé... D'ailleurs, quand on ne transgresse pas, quelle économie d'énergie, insiste-t-elle ! De toute façon, croyance ou pas, religion ou pas, elle se sait trop paresseuse pour avoir un amant. Quand elle lit la presse *people* chez le coiffeur – enfin, quand elle jette un rapide coup d'œil sur ce type de revue, se rassure-t-elle soudain –, elle se demande comment font toutes ces célébrités pour passer de l'un à l'autre... Déjà qu'elle se sent trahie par le binôme Théodore-Odon ! Elvire est tout à coup très mécontente d'elle-même : n'avait-elle pas promis – ne s'était-elle pas promis – de ne plus juger Odon... Cet après-midi, en séance, il est impératif qu'elle re-travaille cet axe avec son psy.... Elvire se lève pour aller se préparer car l'heure tourne. Elle accroche alors un magazine, plutôt de contenu politique, qui tombe par terre. La quatrième de couverture se retrouve sous les yeux d'Elvire. Une publicité vante les mérites de cosmétiques anti-âge ! Quelle ineptie, pense-t-elle ! Même si le mannequin est superbe, il renvoie une image très, très *jeune*... Elvire établit un lien entre *Young* le poète, l'Angleterre et la traduction française qui signifie *jeune*... Lien trop facile, se dit-elle... Elle poursuit son association d'idées et arrive à *jeûne*. Elvire *jeûne*, bien entendu, lors du *Carême*... *Car aime*, se dit-elle. Quel bonheur d'être en adéquation avec l'amour préconisé par la religion et celui mis en exergue par la psychanalyse. Elvire se retrouve à se répéter : *Aime ton prochain comme toi-même*... Finalement, comme le lui a souvent répété son psychanalyste, *le narcissisme est un vecteur paradoxalement essentiel du respect de l'autre*... Selon Elvire, la boucle est en train de se boucler : Edward Young n'a-t-il pas écrit un « Poème sur le jour du jugement dernier » qu'il avait fait tout particulièrement pour la reine *Anne*... *Anne, âne*, se rassoit Elvire tout à ses pensées. Mais alors, ça y est, c'est fait, c'est là, accessible : elle ne se fera plus prendre pour une idiote et ne prendra plus jamais personne pour idiote ou idiot... Quelle libération, se dit-elle, que d'être en paix avec soi et avec les autres.

## Le complexe d'Elmire

### Chapitre XXVI

#### Zone hystérogène

Jeudi 23 juillet. Elvire raconte à son psychanalyste le réveil d'une douleur qu'elle connaît bien sur le trajet de l'épisiotomie qu'elle a subie lors de la naissance de sa fille. Elle ne comprend pas ce qui lui arrive compte tenu de l'âge de son enfant maintenant adulte et, d'autre part, Mariane étant venue au monde un 20 février, elle ne peut établir aucun lien... *L'homme au divan* s'empare de son agenda qu'il compulse. L'analysante pense qu'il devient de plus en plus grossier. Si ce qu'elle lui livre à cet instant précis ne l'intéresse pas, qu'il le lui dise et elle en finira avec lui, gronde-t-elle intérieurement... *Freud-bis* referme son agenda, la fixe droit dans les yeux et lui demande si elle s'intéresse aux *Saints* du jour... Elvire répond par la négative... Le psy lui apprend alors que le 23 juillet correspond à la Sainte Brigitte et le 20 février à la Sainte Aimée... Il pose un silence qu'Elvire rompt en (se) répétant : *Brigitte Aimée... Ou*, rajoute-t-elle le regard perdu au loin : *Aimer Brigitte...* Elle continue en précisant que *Brigitte* la renvoie à *Bardot* et qu'elle, Elvire, n'est ni actrice, ni un défenseur acharné des animaux. Elle les aime beaucoup mais craint toujours de les transformer en leaders. L'analysante insiste sur le fait qu'un animal doit rester à sa place. Elle a vu une émission à la télévision sur ce sujet. Le vétérinaire affirmait qu'un animal, quel qu'il soit, souffre lorsqu'il est rangé au stade humain... Elle est tout à fait d'accord avec cette théorie, conclut-elle... Le silence du psychanalyste semble particulièrement long à Elvire. Elle le brise en lui racontant un souvenir d'enfance : elle devait avoir cinq ou six ans quand elle a appris que sa tante Jeanine était décédée en mettant au monde un petit garçon qui n'a pas vécu... Ses parents voulaient le prénommer Christian. Tiens dit Elvire, *Brigitte Bardot* a été mariée à *Christian Vadim*... Et puis, c'est curieux car hier soir, elle a servi en dessert une tropsienne. Elvire s'énerve, hausse le ton en rajoutant que cette piste ne la mènera nulle part... Le psychanalyste reste silencieux. Mais pourquoi cette douleur au niveau de son épisiotomie, interroge-t-elle sans attendre de réponse ? Elle poursuit : quand elle a accouché, elle est tombée sur une sage-femme qui était une vraie peau de vache... Quand elle était petite, elle avait dans sa chambre une peau de mouton en guise de descente de lit. Elle ne l'aimait pas cette descente de lit, insiste-t-elle avec pertinence. Quelle idée sa mère avait-elle eue avec cet achat ridicule ? Un mouton, c'est gentil... Un enfant ne peut pas comprendre ce genre d'objet, combien même fut-ce un cadeau, dit-elle doucement... L'histoire du mouton la ramène au « Petit Prince »... Sans intérêt, s'exclame-t-elle ! Son inconscient lui propose maintenant la piste du Prince William, puis du Prince Harry, puis de la Princesse Diana... Ridicule, se reproche-t-elle en silence qu'elle laisse durer, le psy aussi... Elle se représente maintenant Londres, décidément rien de rare, précise-t-elle à haute voix... *Bridge, Tower* : Elvire en a assez de toutes ces banalités langagières... Pourquoi cette douleur, s'interroge-t-elle encore ? Un orage violent éclate qui la fait sursauter. Lorsqu'elle a accouché, il *neigeait*... *Neiger* : *gêner*... murmure-t-elle... Oui, oui, elle se souvient très bien : elle était très *gênée* au moment de la naissance de sa fille car le gynécologue avait appelé à ses côtés deux jeunes internes auxquels il expliquait les difficultés de l'accouchement. Aujourd'hui, rage-t-elle, elle ne l'accepterait pas ! Mais *gêner* la ramène tout à coup à *genêt*, puis à *jeûner* et enfin à *je nais*... Pas de doute, la *scansionne* le psychanalyste...

## Le complexe d'Elmire

### Épilogue

Sigmund Freud, avec beaucoup de courage, a démontré notre entière responsabilité dans les situations que nous traversons. Nos relations personnelles ou professionnelles ne sont donc pas le fruit du hasard. Si les Tartuffe existent encore, s'ils existeront toujours, il est bien évident qu'ils ont de multiples choses à nous dire. Elvire n'a pu naître à elle-même qu'à partir du moment où elle a réalisé que les jugements qu'elle dirigeait contre son entourage n'étaient que les simples projections, les banals ressentiments qu'elle entretenait contre sa propre personne. Une vraie rancœur en d'autres termes.

J'ai construit cet ouvrage en utilisant le principe de l'abécédaire car l'être (« lettre ») humain se doit d'avancer chaque jour en ayant pour charge de traverser un miroir à chaque fois différent. L'essentiel consistant à en retirer un enseignement certes subjectif mais qui a pour sens de le bonifier... Il ne s'agit pas ici d'une morale mais, au contraire, de l'opportunité de pouvoir constater que le devenir de l'Homme – pour qu'il s'accomplisse – passe par l'équilibre de l'amour de soi. De ce juste narcissisme découle une belle satisfaction qui rend le quotidien plus supportable, plus acceptable. L'individu est doué d'intelligence... A lui de bien s'en servir s'il veut que le bonheur ne l'évite pas. S'auto-gérer, voilà un projet noble qui abrite une certitude : les complexes s'envolent et l'épanouissement est au rendez-vous. Des mots ? Non, sûrement pas car les maux s'atténuent aussi pour disparaître ou alors, c'est qu'ils sont là pour davantage de messages à nous livrer.

Ce choix de vie peut paraître difficile. Le plus simple et le plus efficace consiste ici à ne pas baisser les bras : chaque journée nous apporte son lot d'éléments positifs pour mieux nous encourager et nous signaler que nous sommes dans la bonne direction. Elvire a très bien restitué les embûches qu'elle a rencontrées en chemin mais en les franchissant une à une, malgré incompréhensions et colères parfois, elle en est arrivée à un constat probant : ne soyons pas distraits à nous-même, occupons-nous de nous, nous sommes tellement intéressants ! Notre vie est un véritable livre ouvert. Littérature d'excellente qualité, les métaphores s'y bousculent à chaque page, les tournures de style rivalisent, le suspens y est présent et le dénouement survient sans aucune exception...

## **L'auteur**

*Psychanalyste de formation philosophique et linguistique, art-thérapeute, psychogénéalogiste, didacticienne, Directrice de l'Institut Français de Psychanalyse Appliquée, Chantal Calatayud est l'auteur d'autres livres dont « Raconte-moi la psychanalyse » (Éditions Villon), « Apprendre à pardonner - L'approche psychanalytique » (Éditions Jouvence), « S'aimer tel que l'on est » (Éditions Jouvence), « Accepter l'autre tel qu'il est » (Éditions Jouvence), « Vivre avec ses peurs » (Éditions Jouvence), « Le conte psychanalytique, une chance de plus : l'histoire de Fleur » (Éditions Villon - Collection « Vivre heureux tout simplement... »), « Ce qu'il faut savoir pour être soi : sortir du mensonge » (Éditions Dervy), « Les secrets de la longévité d'un couple » (Éditions Villon - Collection « Vivre heureux tout simplement... »), « T'es pas mon père ! » (Éditions Villon - Collection « Vivre heureux tout simplement... »).*

*Chantal Calatayud est également Directrice de publication de Signes et sens magazine, édité par la société Psychanalyse magazine.*

## **Envie de plus d'informations ?**

> **Retrouvez Chantal Calatayud sur [www.ifpa-france.com](http://www.ifpa-france.com)**

